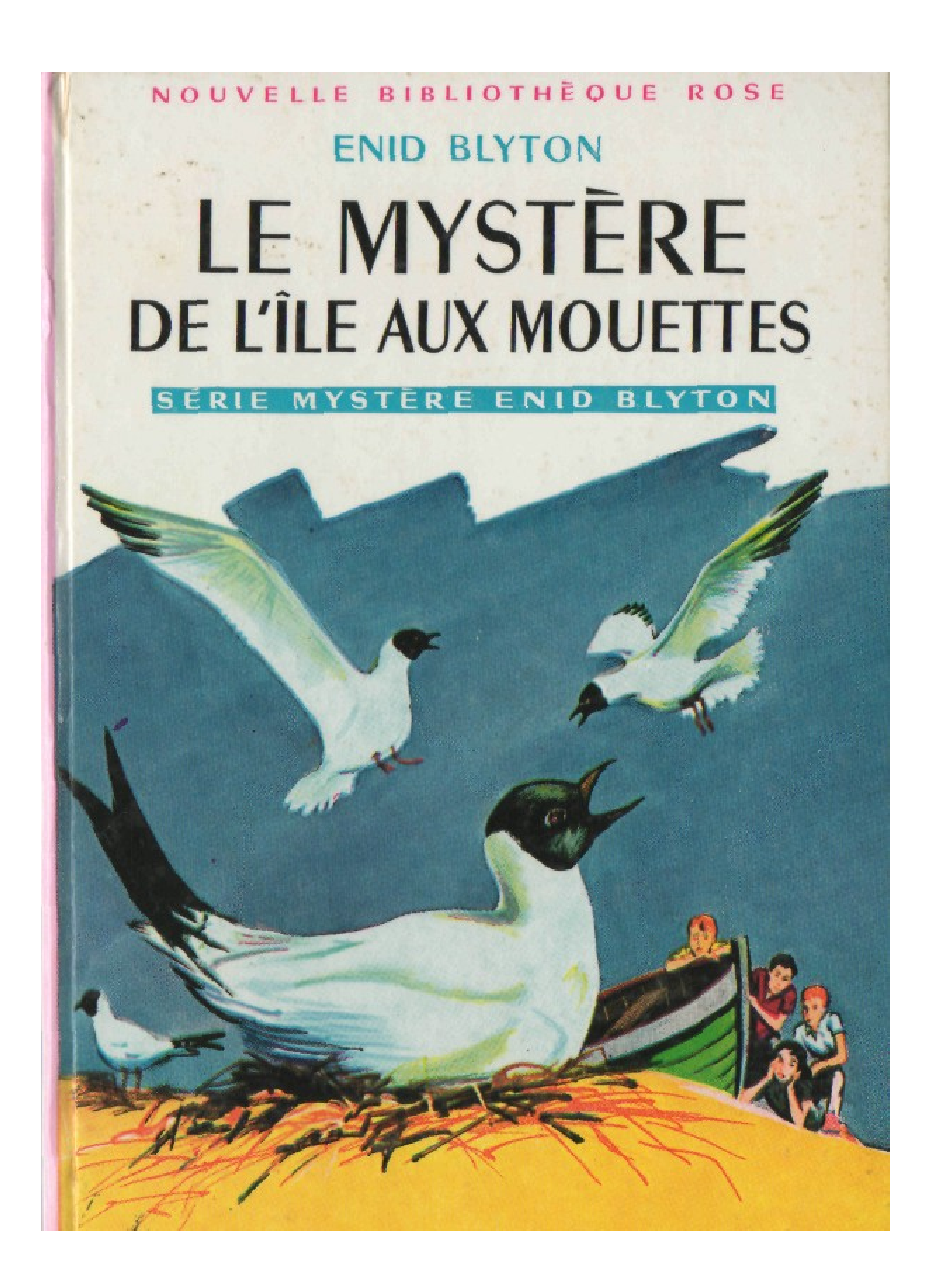

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
ENID BLYTON
LE MYSTÈRE
DE L'ÎLE AUX MOUETTES
SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTERE DE L'ILE AUX MOUETTES

par Enid BLYTON

*

UN vieux manoir breton, perché au sommet d'une falaise battue des vents et des flots.... Au large, une île mystérieuse que les oiseaux de mer encerclent de leur vol incessant.... Quel cadre rêvé pour les vacances de deux garçons et de leurs deux sœurs, tous quatre épris d'aventures!

Jacques, Henri, Lucette et Denise ont une envie folle d'explorer cette île dont la légende fait un lieu maudit. Jojo, l'homme atout faire du manoir, s'efforce de les en dissuader, mais son insistance suspecte ne fait qu'aviver leur curiosité. Ce dont ils ne se doutent pas, c'est qu'il leur faudra tout leur courage et toute leur intelligence pour triompher de la situation dramatique dans laquelle ils vont se trouver.



ENID BLYTON
69

DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la rescousse
Le Clan des Sept et L'Homme de Paille
Le Téléscope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du Vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis!

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Club des Cinq »

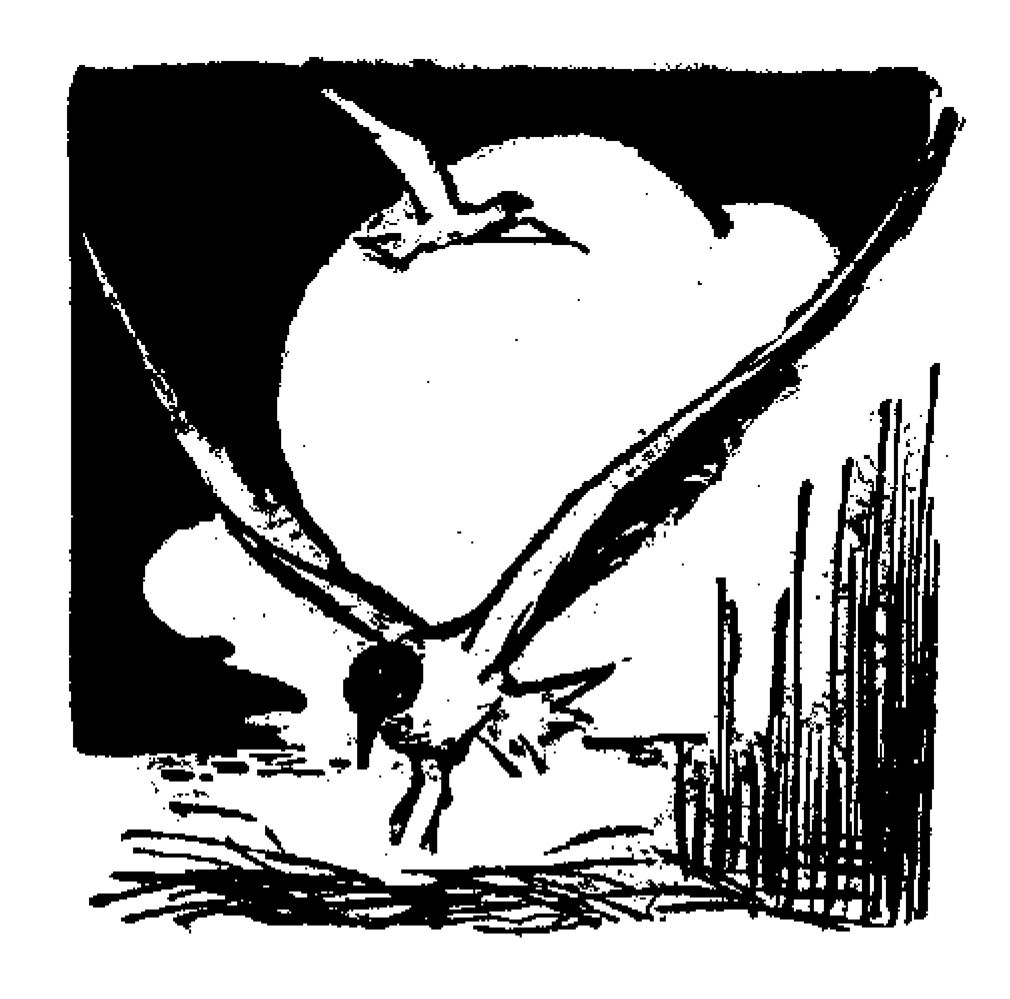
Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire

LE MYSTÈRE DE L'ILE AUX MOUETTES

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
69

TABLE DES MATIERES

1. De nouveaux amis 6
2. Deux lettres et un plan 13
3. « La Brouillardière » 25
4. Une étrange découverte 38
5. Le mystérieux bateau 50
6. Un jour de fête et une surprise pour Jojo 64
7. L'ile aux mouettes 75
8. Encore un mystère 89
9. Nouveau voyage à l'île 102
10. Prisonniers sous la terre 116
11. Une conversation avec René et une surprise 130
12. Un autre passage secret 138
13. Une trouvaille et une rencontre extraordinaires 150
14. Ou bien des choses s'éclairent 165
15. Tout est bien qui finit bien 183



CHAPITRE PREMIER

De nouveaux amis.

C'ÉTAIT vraiment inexplicable. Étendu de tout son long sous un arbre, Henri Lefèvre travaillait : il peinait sur des problèmes d'algèbre.

Il se croyait bien seul; et cependant, pour la troisième fois, une voix claironnante se faisait entendre, très distinctement :

« Ferme la porte ! »

Henri s'assit et inspecta les environs. Sur la colline, autour de lui, aucune trace d'être humain.

« C'est stupide, se dit-il. Il n'y a pas de porte à fermer ici. Celui qui parlé doit être fou. Et puis, je voudrais bien savoir où il se cache, celui-là. »

La voix se fît entendre de nouveau :

« Ferme la porte, imbécile ! As-tu déjeuné ? »

Cette fois, la mesure était comble.

D'un bond, Henri, fut debout et répliqua d'une voix forte :

« Je ne suis pas un imbécile ! Et ça ne vous regarde pas, si j'ai déjeuné ou non! Dites-moi plutôt où vous êtes et qui vous êtes. »

Aucune réponse ne vint.

Puis au bout d'un moment, la voix reprit, sur un ton plus doux :

« Bonjour, mon oncle ! »

Henri regarda de nouveau de tous les côtes. Personne !

Soudain, la panique s'empara de lui.

Tandis qu'il se baissait pour ramasser ses livres et ses cahiers, un rire de gorge éclata tout près.

Terrorisé, le garçon se préparait à quitter; la place en hâte lorsqu'un grand bruit dans les branches lui fit lever la tête.

Il vit alors un superbe perroquet qui, la tête inclinée, le contemplait de ses petits yeux brillants en faisant claquer son bec recourbé.

Henri était abasourdi.

« C'est donc toi qui parles ainsi? Quel oiseau intelligent ! Je me demandé d'où ta as pu te sauver. »

A ce moment, on entendit la voix d'un garçon qui appelait de toutes ses forces : « Kiki, Kiki, où es-tu ? »

L'oiseau s'envola, d'un coup d'aile, dans la direction d'une maison située au bas de k colline.

Henri le regarda partir.

« Y aurait-il un nouveau pensionnaire au «Coteau»? se dit-il. Quelle chance si le perroquet lui appartient ! On s'ennuiera moins pendant les heures de classe. »

Henri venait d'avoir la fièvre scarlatine, puis les oreillons. Il avait manqué les cours pendant la plus grande partie de l'année scolaire. Aussi son directeur avait-il proposé à son oncle et à sa tante de l'envoyer, pendant les grandes vacances, passer quelques semaines chez lin professeur qui essaierait

de lui faire rattraper le temps perdis.

C'est pourquoi le pauvre Henri était au «Coteau », la villa du professeur, apprenant sans enthousiasme l'algèbre, l'histoire et la: géographie, au lieu d'avoir du bon temps à « La Brouillardière» au bord de la mer, en compagnie de sa sœur Denise.

Il aimait bien son professeur, M. Roy, mais les deux autres pensionnaires l'ennuyaient terriblement : l'un, Robert, était un gros lourdaud plus âgé que lui; quant au petit Marcel, c'était encore presque un bébé qui ne cessait.de geindre.

Tout en réfléchissant, Henri avait dévalé la pente et arrivait à la maison. Il poussa la grille du jardin et s'arrêta, surpris. En face de lui se trouvait une fillette, d'une dizaine d'années peut-être. Elle avait des cheveux roux, bouclés, des yeux verts et la figure couverte de taches de rousseur.

A son tour, elle considéra Henri avec étonnement.

« Bonjour », dit le garçon,

La fille paraissait sympathique. Elle était habillée d'un short et d'un pull-over.

« Tu es venue ici, continua-t-il?



— Apparemment, répliqua la fillette narquoise. Mais pas pour travailler. J'accompagne Jacques.

— Jacques ? Qui est-ce ?

— Mon frère, répondit la petite fille. Il faut qu'il travaille pendant ses vacances. Ses notes de l'année ont été épouvantables; si tu avais vu son livret ! Lui, il s'en moque. II veut devenir ornithologue et il dit que le reste n'a pas d'importance.

— Orni... quoi ? demanda Henri, troublé par ce mot inconnu.

— Ornithologue. C'est celui qui étudie les oiseaux. Jacques est passionné d'oiseaux.

— Il se plairait bien chez moi, répondit sans hésiter Henri. J'habite un coin sauvage, au bord de la mer, où Ton trouve des quantités d'oiseaux, même des espèces rares, paraît-il; moi, je n'y connais rien... Dis-moi, ce perroquet, est-il à vous?

— Oui, répondit la petite fille. Il est à Jacques depuis quatre ans. Il s'appelle Kiki.

— Est-ce que c'est Jacques qui lui a appris à parier ?

— Oh ! non, dit la fillette en souriant. Kiki a appris tout seul, en entendant notre oncle Gustave, le plus grognon des hommes. »

A ce moment, un garçon apparut dans le sentier et marcha à leur rencontre. Le perroquet était perché sur son épaule.

« Voilà Jacques, je suppose », dit Henri.

Le garçon ressemblait à sa sœur : mêmes yeux verts, mêmes cheveux roux et des taches de rousseur partout.

« Salut, Rouquin ! dit Henri en lui tendant la main.

— Salut, Riquet à la Houppe ! » répliqua Jacques en riant, faisant allusion à la mèche rebelle qui se dressait sur le front

d'Henri et que ni peigne, ni brosse, ni aucune lotion ne parvenaient à aplatir.

« Quelle chance que vous soyez venus I dit Henri. Le temps me paraîtra moins long. On se promènera ensemble.

— Quel âge avez-vous ? Moi, j'ai quatorze ans passés. »

Jacques était de peu son cadet et sa sœur Lucette avait onze ans.

« Si seulement Denise était là ! reprit Henri. C'est ma sœur. Elle a douze ans. Elle a mauvais caractère et n'aime pas lorsque je la taquine. J'élève toutes sortes d'animaux et elle les a en horreur. Mais cependant nous nous entendons très bien. La pauvre fille ! Elle ne doit pas s'amuser, toute seule, à la « Brouillardière ».





CHAPITRE II

Deux lettres et un plan.

MONSIEUR ROY, le professeur, faisait travailler les enfants tous les matins.

Il avait les plus grandes difficultés avec Jacques.

« Si seulement, lui disait-il, vous vous intéressiez autant à la géométrie qu'aux oiseaux, vous seriez en tête de la classe. Mais vous y mettez de la mauvaise volonté, Jacques Tirmont, et vous commencez à m'exaspérer !

— Mouche ton nez ! »

C'était Kiki qui, sans respect, interrompait ainsi le professeur.

« Quant à votre oiseau, reprit M. Roy, un jour je lui tordrai le cou. Avec toutes les bêtes qu'Henri apporte de son- côté dans cette salle, ma classe ressemblera bientôt à un jardin zoologique. Lucette est la seule pensionnaire sérieuse, et pourtant elle n'a pas besoin de travailler pendant ses vacances. »

En effet, Lucette aimait le travail et souvent s'essayait à faire les devoirs de Jacques, après le déjeuner, pendant l'étude.

En fin d'après-midi, les enfants étaient libres.

Jacques, Henri et Lucette formèrent bientôt un trio inséparable.

L'amour des oiseaux et des animaux avait rapproché Jacques et Henri; Lucette se sentait parfois mise à l'écart et en souffrait un peu.

Kiki le perroquet s'était pris d’affection pour Henri.

L'oiseau avait été pour M. Roy une source ininterrompue d'ennuis. Au début,

le professeur avait interdit à Jacques de l'amener en classe. Mais l'oiseau avait fait un tel tintamarre loin de son maître, redisant sans cesse toutes les phrases qu'il connaissait, que le pauvre professeur avait dû céder plutôt que de voir ses élèves distraits pendant la classe. Jacques avait donc eu la permission de travailler avec son cher Kiki perché sur son épaule. Néanmoins, M, Roy trouvait que ses pensionnaires étaient particulièrement dissipés cette année et il attendait avec impatience la date de leur départ.

Après le goûter, les trois enfants partaient régulièrement se promener, abandonnant ce gros lourdaud de Robert et ce bébé de Marcel.

Les garçons discutaient des sujets qui les passionnaient : insectes, oiseaux, en marchant d'un pas rapide, tandis que Lucette essayait de les suivre. Souvent, elle impatientait Henri.

« Heureusement que Denise n'est pas comme cela, pensait-il. Je me demande comment Jacques supporte d'avoir sans cesse sa sœur sur ses talons.»

Mais Jacques ne montrait jamais d'impatience vis-à-vis de sa petite sœur qu'il aimait tendrement.

« Nous avons perdu nos parents, avait raconté Jacques à Henri. Ils sont morts dans un accident d'avion. Nous sommes en pension et, pendant les vacances, nous allons chez notre oncle Gustave, le seul parent qui nous reste. Il est vieux et grognon. Sa gouvernante, Mme Mélanie, déteste nous voir arriver.

— Pour nous non plus l'époque des vacances n'est pas très réjouissante, dit Henri.

— Est-ce que tu n'as plus de parents ? demanda Lucette.

— Papa est mort, répondit Henri. Nous avons notre mère, mais elle ne peut pas nous garder avec elle.

— Pourquoi cela ? s'exclama Lucette, surprise.

— Parce qu'elle travaille. Papa n'a pas laissé d'argent. Pour payer nos études, elle travaillé dans une galerie de tableaux : elle commande des toiles à des peintres, elle les vend, c'est une remarquable femme d'affaires. Mais nous ne la voyons pas souvent, hélas !

— Comment est-elle?» demanda Jacques.

N'ayant jamais eu le bonheur de connaître sa mère, il s'intéressait beaucoup à celle des autres.

« Elle est formidable ! » répondit Henri, tout fier de sa jolie maman, mais se souvenant avec angoisse de ses traits tirés et de son air fatigué lorsqu'elle venait les voir.

« Vous aussi vous habitez chez un oncle ? questionna Lucette.

— Oui, chez oncle Vincent et tante Pauline. Oncle Vincent est un original. Il ne s'intéresse qu'à l'histoire et il passe son temps à rechercher tout ce qui concerne le petit pays de Bretagne où nous habitons.

— Et votre tante Pauline ? demanda Lucette. A quoi ressemble-t-elle ? »

Henri réfléchit un instant. '

« Elle n'est pas méchante, mais elle a trop de soucis, trop de travail, pas assez d'argent. Elle n'a que Jojo pour l'aider, une sorte d'homme à tout faire, un peu simple d'esprit. Aussi la pauvre Denise doit-elle fournir une grosse somme de travail.

— Et comment est la maison ? demanda encore Lucette.

— C'est une vieille bâtisse, qui date de plusieurs centaines d'années, pleine de courants d'air, accrochée à une falaise et arrosée d'écume de mer. On l'appelle «La « Brouillardière ». Elle est délabrée, sauvage, isolée, on y entend les cris des oiseaux de mer. Ça te plairait, Rouquin.

— Oh I certainement », répondit Jacques. Il n'avait jamais vécu ailleurs que dans une maison bien ordinaire, au cœur d'une petite ville.

« La Brouillardière. » Quel nom évocateur ! Cela sent le mystère et l'aventure. Comme j'aimerais y aller ! Je ferais la connaissance de Denise. Je chercherais des oiseaux rares. Quelle chance tu as d'habiter cette vieille maison !

— Oh 1 une chance très relative, répondit Henri. Pense qu'il faut charrier l'eau chaude tout le long des couloirs quand tu veux prendre un bain.... Allons, en route, il est l'heure de rentrer, »

Le lendemain, Henri reçut une lettre de sa sœur. Il la montra aux deux autres.

Vieux frère (disait Denise dans sa lettre), *quand reviens-tu ? Je suis bien seule ici. Jojo est plus fou que jamais. Il m'a dit hier de ne pas aller sur la falaise à cause des « choses » qui errent là. En fait de « choses » il n'y a que des mouettes.*

Tante Pauline me fait travailler sans cesse. Je serai contente de retourner en classe. Quand reviens-tu ? Tante Pauline paraît soucieuse. Je crois qu'elle doit de l'argent et l'oncle jure qu'il n a pas un sou.

Parle-moi encore du Rouquin et de Lucette. Ils paraissent sympathiques.

A bientôt.

Ta sœur affectionnée,

DENISE.

Jacques rendit la lettre à Henri.

« Elle ne paraît pas s'amuser beaucoup, la pauvre, dit-il. Tiens, M. Roy m'appelle. Qu'y a-t-il?»

Le professeur tenait une lettre à la main. Il la tendit à Jacques d'un air troublé.

Cher Monsieur (disait la lettre), *Gustave Tirmont vient de se casser une jambe. Il lui*

est impossible, dans ces conditions, de recevoir les enfants.

Il voudrait savoir $i vous pouvez les garder avec vous. Ils reviendraient deux jours avant la rentrée des classes pour préparer leurs affaires. Ci-joint un chèque pour vous -indemniser des frais qu'ils vous causeront.

Bien à vous,

MÉLANIE PERRIN.

Jacques était atterré à l'idée de rester chez le professeur jusqu'à la fin des vacances. M. Roy lui-même, excédé par la paresse de son élève et surtout par les méfaits du perroquet, ne tenait pas davantage à conserver plus longtemps son pensionnaire.

Jacques revint à pas lents vers sa sœur et son ami.

« Qu'y a-t-il ? demanda Lucette. Tu parais bien sombre.

-— Oncle Gustave ne veut pas de nous», répondit Jacques. Il lui raconta le contenu de la lettre. « Et M. Roy ne veut pas de nous non plus. Tu vois, Lucette, personne ne nous veut. »

II y eut un long silence.

Soudain, Henri eut une inspiration.

« Lucette et toi, Jacques, vous allez venir à « La Brouillardière » avec moi. Denise sera folle de joie. Tu chercheras des oiseaux rares. Qu'en penses-tu ? »

Jacques et Lucette furent enthousiasmés par cette idée. Connaître « La Brouillardière », habiter dans une maison en ruine en compagnie d'un vieux savant, d'une tante maussade et d'un domestique un peu fou» avec, sans cesse, le bruit de la mer, c'était trop beau pour être vrai. Jacques soupira.

« Impossible, dit-il. Ni mon oncle Gustave ni M. Roy n'accepteront. Quant à votre oncle et à votre tante, ils refuseront sûrement la charge de deux enfants supplémentaires.

— Dans ce cas, dit Lucette avec audace, allons-y sans rien demander à personne. »

Les garçons la regardèrent, muets de stupeur. Y aller sans permission ? C'était bien risqué I

« Pourquoi pas, après tout ? dit enfin Henri. Une fois que nous serons arrivés à



« La Brouillardière », mon oncle et ma tante n'auront pas le cœur de vous renvoyer. Tante Pauline se chargera d'expliquer tout à M. Roy et à votre oncle Gustave. »

Lucette pensait combien cette aventure serait amusante et quelle joie ce serait de connaître Denise.

« Dis oui, Jacques, dis oui !

— Entendu, dit Jacques, prenant une résolution soudaine. Nous partirons tous ensemble. A quelle heure est ton train, Riquet ? Nous ferons comme si nous allions t'accompagner à la gare, et à la dernière

seconde nous sauterons dans ton compartiment.

— Oh ! oui », cria Lucette, très excitée.

Jacques faisait son plan.

« Nous descendrons notre malle du premier et nous la porterons à la gare en même temps que la tienne. Nous prendrons nos billets à ce moment-là. Combien avons-nous d'argent ? »

Ils comptèrent tous les trois ce qu'ils possédaient. Sans doute juste assez pour payer les billets.

La veille du départ d'Henri, les bagages se firent en grand secret.

« Je vais porter ma malle à la gare sur la brouette, monsieur », dit Henri à M. Roy.

C'était la coutume d'agir ainsi et le professeur acquiesça. Les garçons parvinrent à charger deux malles au lieu d'une sur la brouette, sans être vus, et se dirigèrent tranquillement vers la gare.

Le lendemain, Henri fit poliment ses adieux au professeur.

« Puis-je aller accompagner Henri à la gare avec Lucette, monsieur ? » demanda Jacques.

M. Roy donna l'autorisation demandée.

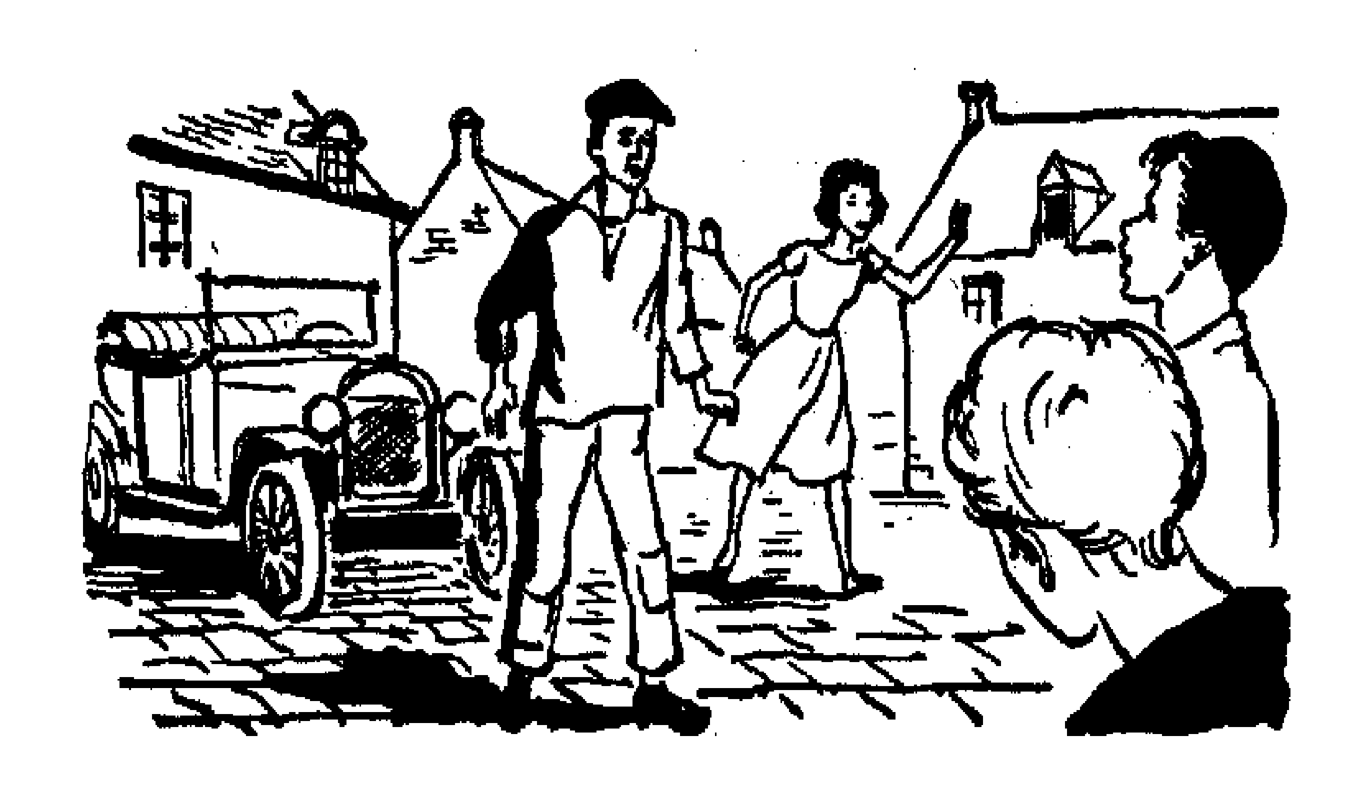
Jacques, Henri, Lucette et le perroquet arrivèrent à la gare en avance. Ils n'eurent aucune difficulté à trouver un compartiment vide dans lequel ils prirent place, à la fois joyeux et inquiets.

« J'espère que ton oncle et ta tante ne vont pas nous renvoyer», dit Jacques à Henri.

Un coup de sifflet strident retentit, et le train s'ébranla. Jacques caressa Kiki pour le calmer. L'oiseau était très effrayé par le bruit et la trépidation.

« Enfin, nous voilà partis, dit Henri. En route pour « La Brouillardière » !

— En route pour « La Brouillardière » I répéta Lucette. En route pour la mer, le vent et les vagues! En route pour l'Aventure ! »



CHAPITRE III

"La Brouillardière".

LE TRAIN roulait vers la cote bretonne. Tout à coup, Jacques huma Pair.

« Je sens déjà l'odeur de la mer», dit-il avec joie.

Quelques minutes plus tard, ils descendaient dans une petite gare isolée. Une vieille voiture stationnait devant le bâtiment.

Jacques et Lucette virent s'avancer vers eux un gaillard à l'air borné, ouvrant des yeux effarés. Derrière lui» accourait une fille

plus grande que Lucette, ressemblant à Henri, avec, sur le front, la même mèche rebelle.

« Voilà Riquette à la Houppe, pensa Jacques. Il n'y a pas de doute, ce doit être Denise. Et le bonhomme qui est avec elle, c'est le fameux Jojo. »

Denise s'arrêta net en apercevant Lucette et Jacques. Jacques lui fit Un sourire, mais Lucette, soudain timide, se cacha derrière son frère.

L'étonnement de Denise ne fit que croître en entendant Kiki crier à Jojo :

« As-tu bien déjeuné ?... Ferme la porte, imbécile ! » Ce qui fit dire au Breton ulcéré ; « Quel sale oiseau ! »

« Qui donc est avec toi ? demanda Denise en désignant Lucette et Jacques.

— Mes amis dé chez M. Roy, répondit Henri. Je t'expliquerai plus tard. » II fit un clin d'œil vers Jojo pour faire comprendre à sa sœur qu'il valait mieux ne rien dire devant lui.

« Voici Jacques et sa sœur Lucette, continua Henri. Je t'ai déjà parlé d'eux. »

Les trois enfants se serrèrent la main,

puis montèrent dans la vieille voiture qui s'ébranla en bringuebalant, conduite par Jojo.

La région était sauvage; on apercevait au passage des maisons délabrées, disséminées sur la lande.

Denise montra du doigt une haute falaise.

« C'est derrière cette falaise que se trouve « La Brouillardière ». On voit juste poindre le sommet d'une de ses tours.

— Est-ce que madame vous attend tous ? demanda Jojo. Elle ne m'a pas parlé de ces deux-là.» II montra Jacques et Lucette.

Henri fit semblant d'être surpris.

« Elle a dû oublier », dit-il.

Il se pencha vers sa sœur et lui murmura à l'oreille : « Ils n'ont pas voulu rester chez M. Roy. Je leur ai proposé de venir ici. »

Denise regarda le frère et la sœur avec un intérêt accru. Que dirait la tante Pauline ? Où allait-on les coucher ?

Ils contournèrent la falaise et tout à coup se trouvèrent devant « La Brouillardière ». Le lieu était désolé. La maison, construite en pierres grises, était massive et laide. Autrefois flanquée de deux tours, elle n'en

avait plus qu'une seule, l'autre s'étant écroulée. Face à la mer, elle paraissait la défier. Tout autour de la maison, des oiseaux de mer tourbillonnaient sans cesse.

Une dame apparut sur le seuil et regarda avec étonnement les quatre enfants qui descendaient de la voiture. Elle était mince, pâle et paraissait fatiguée.

« Bonjour, tante Pauline ! cria Henri en montant les marches de pierre. Me voilà de retour.

— Je le vois bien, mon petit, fit sa tante en lui donnant un rapide baiser. Mais qui sont ces enfants?

— Ce sont mes amis, tante Pauline. Ils ne peuvent pas rentrer chez eux parce que leur oncle s'est cassé la jambe. Je les ai invités. Leur oncle vous paiera leur pension.

— Mais, Henri, tu n'y penses pas! M'amener des amis à l'improviste, répondit sévèrement tante Pauline. Je n'ai pas de place pour eux.

— Ils pourraient coucher dans la chambre de la tour, proposa Henri.

— Il n'y a pas de lits là-haut, répondit

sa tante d'un ton sec. Ils peuvent passer la nuit ici, mais demain ils "devront repartir.»

Lucette avait envie de pleurer. Jacques s'approcha d'elle et, sans rien dire, passa affectueusement son bras autour de ses épaules.

Ils entrèrent tous dans la maison.

Tante Pauline aperçut Kiki.

« Comment !1 II y a aussi un perroquet ! Nous avions pourtant assez d'animaux ici avec tous les insectes que tu collectionnes, Henri I

— Pauvre Kiki ! pauvre Kiki ! » dît plaintivement le perroquet» penchant la tête et clignant ses yeux brillants, comme s'il plaidait sa cause.

Il était si comique que tante Pauline ne put s'empêcher de rire.

La partie était presque gagnée.

« Henri, monte un matelas dans la chambre de la tour. Tu y coucheras avec le garçon. Au fait, comment s'appelle-t-il ?

— Jacques Tirmont, ma tante.

— La fille pourra coucher avec Denise. Le lit est étroit. Tant pis, cela vous apprendra

à m'amener des amis sans me prévenir. »

Tante Pauline servit un substantiel repas aux enfants. Ils étaient affamés après leur voyage.

Le goûter terminé, tante Pauline et Henri se dirigèrent vers le bureau de l'oncle. Ils entrèrent après avoir frappé. Oncle Vincent était penché sur un papier jauni qu'il examinait à la loupe.

II leva à peine la tête.

« Alors, te voilà, Henri 1 grommela-t-il. Ne me dérange pas. J'ai beaucoup de travail pendant ces vacances,

— Vincent, Henri est venu avec deux amis et leur perroquet, dit tante Pauline.

— Un perroquet 1 Quelle idée ! s'exclama oncle Vincent.

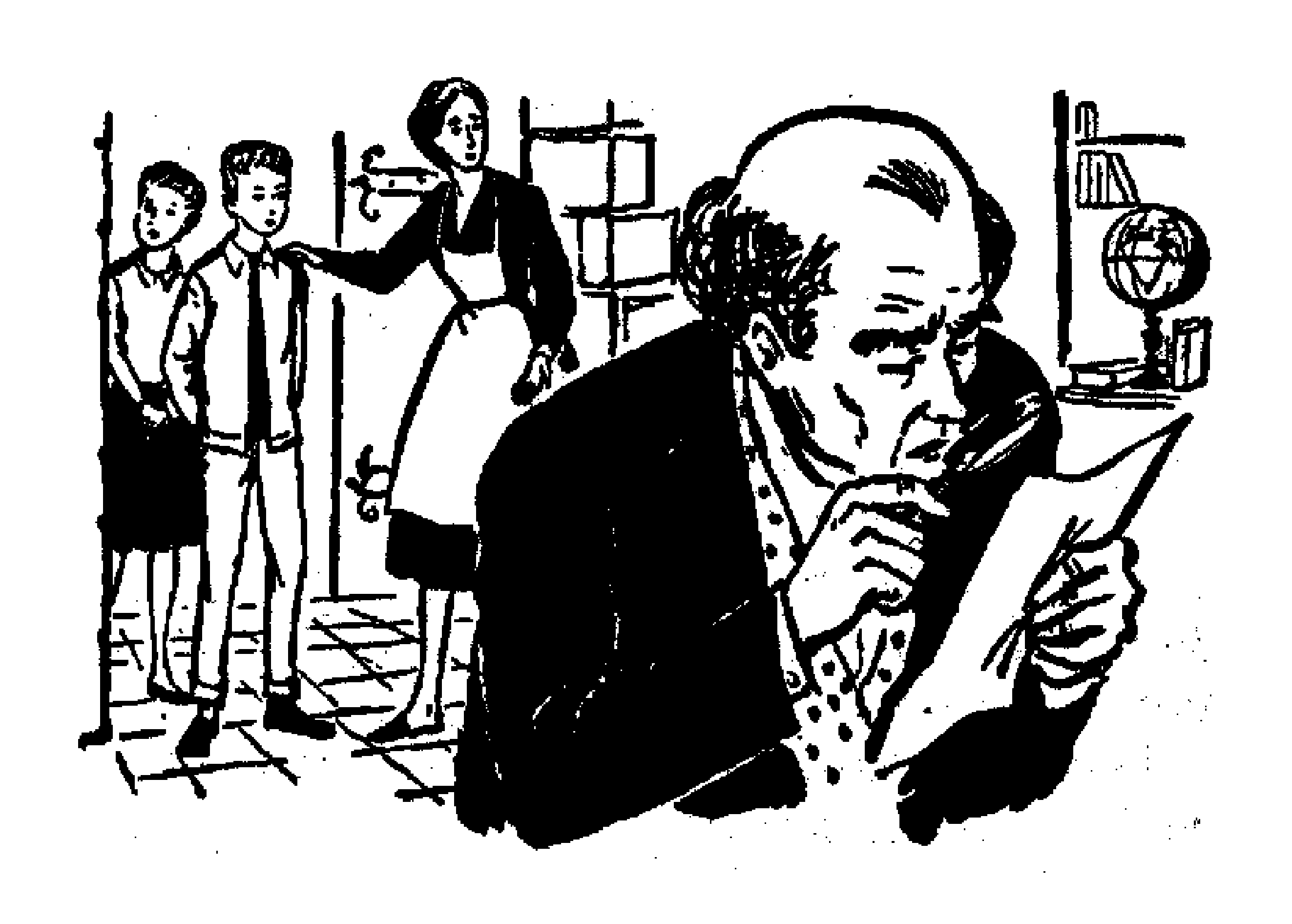
— Crois-tu qu'ils puissent rester ? demanda, tante Pauline.

— Certainement pas ! Garde le perroquet si tu veux. Mais je n'ai pas le temps de m'occuper de cela. J'ai beaucoup à faire. » Tante Pauline Sortit de la pièce et soupira en fermant la porte :

« Ton oncle est si occupé par le passé qu'il oublie le présent. Il faut maintenant que je téléphone à M. Roy, qui doit être terriblement inquiet. »

Le professeur fut en effet bien soulagé lorsqu'il entendit la voix de Mme Dupuys, lui donnant des nouvelles rassurantes de ses pensionnaires disparus.

Après une longue discussion, M. Roy décida Mme Dupuys à garder les enfants. La pension lui serait payée très largement, assura-t-il. Il se chargeait de prévenir



M. Tirmont qui serait certainement enchanté de savoir son neveu et sa nièce au bord de la mer.

Restait la question du perroquet.

« Oh ! Mais j'aime les perroquets », répliqua Mme Dupuys à la grande stupéfaction du professeur.

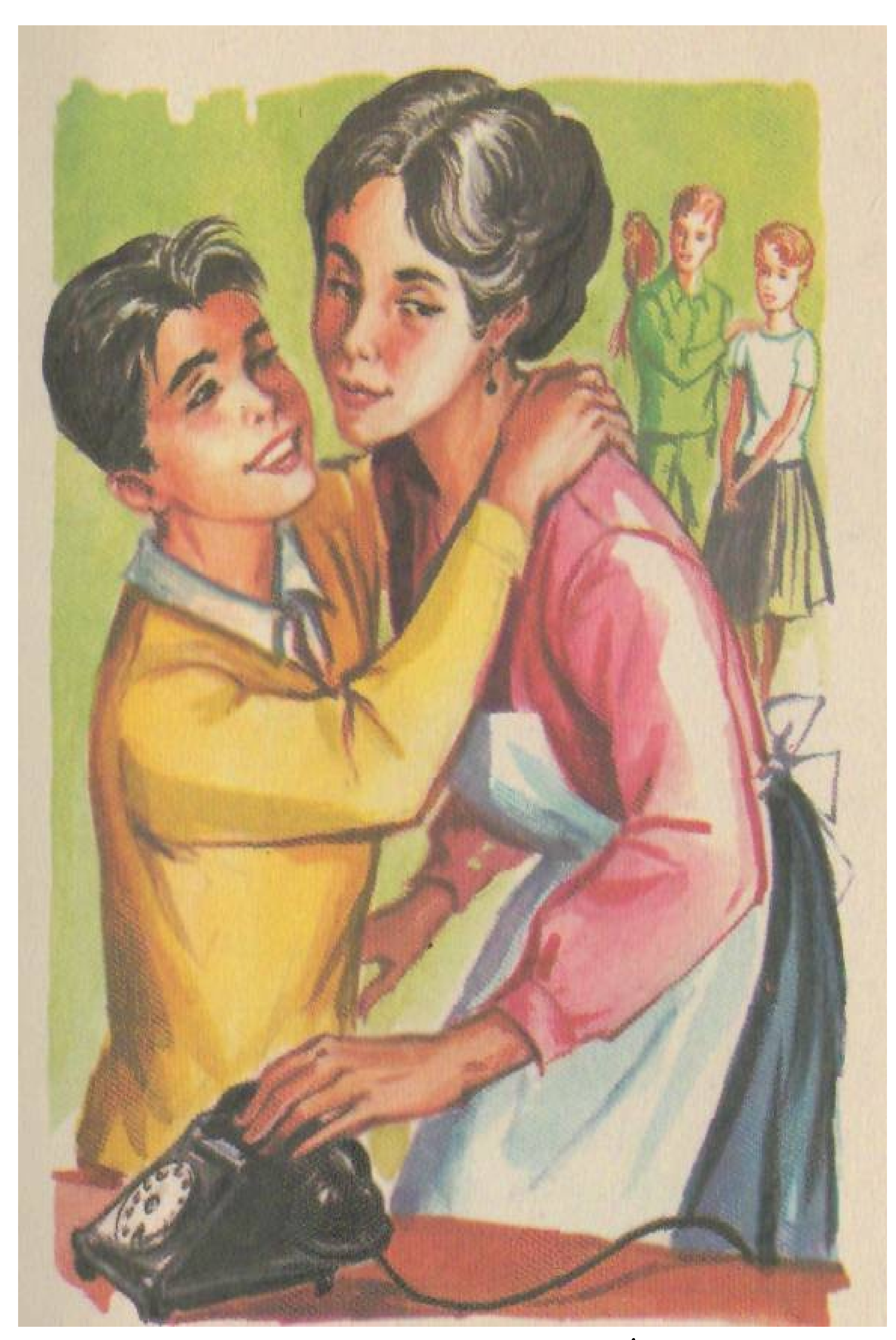
La conversation se termina après que tante Pauline eut confirmé à M. Roy qu'elle consentait à s'occuper des enfants jusqu'à la fin des vacances.

Lorsqu'elle eut raccroché, Henri se jeta à son cou.

« Merci, merci, tante Pauline ! Nous t'aiderons tous et nous ferons bien attention de ne pas déranger oncle Vincent.

- Montons dans la chambre de la tour, nous allons l'arranger pour toi et Jacques, dit tante Pauline. Denise, vois avec Lucette si vous préférez partager la même chambre ou si Lucette aime mieux coucher dans l'ancienne chambre d'Henri. Vous prendrez sans doute les deux chambres puisqu'elles communiquent. »

Henri suivit sa tante, ravi à l'idée de pouvoir garder ses amis chez lui.



Merci, merci, tante Pauline!

Après avoir traversé un long couloir glacial, ils montèrent un escalier en colimaçon et arrivèrent enfin à une pièce ronde, au mur épais, percé de trois étroites fenêtres, dont l'une donnait sur la mer. Aucune n'avait de vitre.

« J'ai peur qu'il fasse bien froid ici, remarqua tante Pauline.

— Cela n'a aucune importance. Si les fenêtres étaient vitrées, nous les laisserions grandes ouvertes. Nous avons ici le vieux coffre de chêne pour ranger nos affaires. Il y a aussi deux tabourets. Il nous faut simplement un matelas.

— J'ai justement en bas un vieux matelas assez large. Il sera suffisant pour vous deux. Je vais envoyer Denise avec un balai et un essuie-meuble pour nettoyer un peu la chambre.

— Merci encore, tante Pauline, dit Henri. Je suis sûr que Jacques et Lucette ne vous dérangeront pas et j'espère qu'ils ne vous coûteront pas trop cher.

— Là n'est pas la question, mon garçon, répondit tante Pauline. Je suis inquiète en ce moment pour votre mère.

— Est-elle malade ? demanda Henri, soudain anxieux.

— Elle est surmenée. Le médecin voudrait qu'elle aille se reposer un peu, au bord de la mer si possible. Mais comment peut-elle interrompre son travail ? J'espère qu'une solution pourra être trouvée. En attendant, travaille sérieusement, Henri, pour pouvoir, le plus tôt possible, aider ta maman. »

Jojo aida les garçons à monter le vieux matelas, ainsi que la malle de Jacques et une petite table.

Il paraissait de très sombre humeur.

« Madame ne devrait pas faire coucher quelqu'un dans cette chambre. Je le lui ai répété souvent.,.. C'est une mauvaise chambre. De la fenêtre, on peut voir l'île de la Désolation lorsque la brume se lève, et c'est mauvais de voir l'île 1

— Ne dis pas de bêtises, mon pauvre Jojo !

— Bêtises ou pas bêtises, monsieur Henri, la chambre est mauvaise. C'est la seule d'où on aperçoive l'île. Depuis toujours, il n'est venu que du mal de cette île, des mauvaises

gens et des mauvaises choses. Ne la regardez pas trop. »

Et sur ces paroles énigmatiques, le Breton quitta la pièce en marmonnant.

« Bah I fit Henri. Tout cela n'est que superstition.

— Où est donc cette île de la Désolation ? demanda Jacques en regardant par la fenêtre.

— On peut à peine la voir, répondit Henri. Elle est presque toujours dans la brume. Autrefois elle était habitée, mais maintenant elle est déserte.

— C'est pour cela qu'on l'a baptisée île de la Désolation ?

— Oui. Mais la plupart des gens l'appellent tout simplement l'île aux Mouettes. C'est moins sinistre.

— J'aimerais bien y aller, dit. Jacques. On doit y trouver des milliers d'oiseaux, puisqu'il n'y a plus d'habitants pour les effrayer.

— Je ne crois pas que cela soit possible, répondit Henri. Personne n'y va jamais.... »

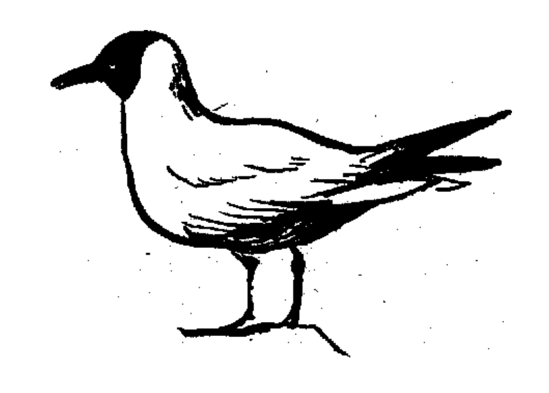
Au début, la vie à « La Brouillardière »

parut étrange à Jacques et à Lucette qui n'avaient jamais habité ailleurs qu'en ville.

Il n'y avait ni lumière électrique, ni eau courante, ni commerçants à proximité. Chaque jour, il fallait nettoyer les lampes à pétrole et mettre des bougies neuves dans les chandeliers. On tirait l'eau d'un puits très profond qui fascinait Jacques.

« J'aimerais bien descendre pour me rendre compte-de la profondeur du puits» dit-il à Denise qui détachait de la chaîne un seau plein d'une eau glacée et limpide.

— Bien sûr, répondit la fillette, narquoise, et tu serais bien avancé si tu ne pouvais plus remonter. Allons, ne rêvasse pas, Jacques. Aide-moi plutôt à porter l'eau ! »





CHAPITRE IV

Une étrange découverte.

ALLER au marché était une véritable expédition.

Deux fois par semaine, Jojo sortait la Vieille voiture et, une longue liste en poche, se rendait à la ville la plus proche. Il ne fallait rien oublier, sinon on devait attendre trois ou quatre jours.

Seuls quelques légumes étaient fournis par un petit terrain que Jojo cultivait dans un creux abrité de la falaise.

« Si nous accompagnions Jojo à la ville ? suggéra un jour Lucette.

— Pas question, répondit Henri en secouant la tête. Jojo ne veut absolument pas nous emmener. Nous le lui avons demandé à plusieurs reprises. II prétend que nous le retarderions dans ses courses. Un jour où je m'étais assis d'autorité à côté de lui, il m'a fait descendre de force.

— Quel sale caractère ! dit Jacques. Je me demande pourquoi vous le supportez.

— Qui d'autre voudrait travailler ici, demanda Denise» dans cet endroit perdu et triste ? Si Jojo s'accommode de la situation, c'est qu'il est un peu « demeuré. »

En dépit du manque de confort, la vie n'était pas désagréable à « La Brouillardière ». Les filles faisaient le ménage, tante Pauline la cuisine. On ne voyait jamais oncle Vincent, même aux repas. Tante Pauline lui apportait à manger dans son bureau. Les garçons étaient chargés des corvées d'eau, de bois, et ils devaient remplir le poêle £ pétrole.

Quant à Jojo, ses attributions étaient variées : il entretenait la voiture, cultivait

le petit terrain, nettoyait les vitres et faisait les gros ouvrages. Il possédait un canot à voile que les enfants auraient bien aimé utiliser. Mais il n'en était pas question. Jojo veillait jalousement sur son embarcation et n'aurait même pas permis qu'ils y missent un pied.

Les jours passaient vite. Il y avait tant à faire ! Quand les enfants en avaient fini avec les travaux du ménage, ils pouvaient s'amuser tout à loisir : ils se baignaient dans les creux abrités des falaises, péchaient à la ligne, exploraient les trous qui s'ouvraient dans le roc. Certains étaient de véritables souterrains qui s'avançaient loin sous la falaise.

Henri prétendait qu'autrefois les contrebandiers avaient utilisé les grottes pour y cacher leur butin. Mais maintenant elles ne contenaient plus que des algues et des coquillages.

« Si seulement nous avions une lampe électrique ! » pesta Jacques dont la bougie venait de s'éteindre pour la sixième fois ce matin-là, alors que les quatre amis visitaient l'une de ces grottes.

« Regardez cette énorme étoile de mer, dit Henri en approchant sa bougie du sol.

— Ne la touche pas, Henri ! » cria Denise, terrifiée. Elle avait horreur de toutes ces bestioles étranges et visqueuses. Mais Henri, pour la taquiner, se hâta de ramasser la grosse étoile de mer, s'avança vers sa sœur,

« Va-t'en ! hurla Denise. Ne m'approche pas. »

Henri, au contraire, étendit le bras. L'animal, remuant ses cinq tentacules, se trouva tout près du visage de la fillette. Horrifiée, celle-ci donna un violent coup de poing à Henri, qui perdit l'équilibre et tomba en arrière. Sa bougie s'éteignit. On entendit un cri, un bruit bizarre, puis ce fut le silence.

« Ohé I Riquet, t'es-tu fait mal ? » demanda Jacques en levant sa bougie pour y voir mieux.

A sa grande stupeur, il s'aperçut qu'Henri avait disparu. Seule l'étoile de mer gisait sur le sol.

Les trois enfants, abasourdis, contemplaient les algues qui pendaient le long des murs de la caverne et qui en recouvraient le sol. Où donc était passé Henri ?

Denise était atterrée. Elle avait donné un coup à Henri, bien sûr, dans l'espoir de le repousser, mais certainement pas pour qu'il disparût de la surface de la terre I

« Henri ï hurla-t-elle. Où es-tu ? Sors de ta cachette, voyons ! »

Une voix sourde et lointaine répondit :

« Ho ! Je suis là. Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est la voix de Riquet, dit Jacques. Mais où peut-il bien être ? »

Les enfants réunirent leurs trois bougies et explorèrent la grotte. On entendit de nouveau la voix d'Henri qui, cette fois, paraissait effrayé :

« Dites-moi donc où je suis I »

Jacques avança prudemment vers l'endroit où Denise avait fait tomber Henri. Soudain, il parut perdre l'équilibre et, à la grande stupéfaction des filles, il disparut à son tour, comme avalé par le sol de la grotte.

A la lumière vacillante des bougies, les filles examinèrent le terrain pour essayer de comprendre. Bientôt, elles eurent l'explication du mystère.

Caché par un foisonnement de végétation

marine, un trou béant s'ouvrait devant elles. Les deux garçons, l'un après l'autre, avaient marché sur ces algues qui, naturellement, avaient cédé sous leur poids, et ils étaient tombés dans une caverne située au-dessous de la première.

Jacques avait atterri sur la tête d'Henri. Celui-ci, tout contusionné et effrayé, s'accrocha à Jacques.

« Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

— Nous sommes tombés dans un trou », répondit Jacques.

Heureusement, ils avaient eu plus de peur que de mal. Henri étendit les mains pour se rendre compte de la taille de cette deuxième caverne dans laquelle ils venaient de choir.

Il pouvait toucher les parois de chaque côté.

« Dis donc, elle est petite, cette grotte.... Ohé ! les filles, là-haut, pouvez-vous approcher vos bougies de l'ouverture pour que nous voyions un peu plus clair ?»

Une lueur trembla au-dessus de la tête des garçons.

« Mais ce n'est pas une grotte ! s'exclama

Jacques étonné. C'est un souterrain, tout au moins le début d'un souterrain. Je me demande où il conduit; sous la falaise, j'imagine.

— Passez-nous une bougie, demanda Henri, qui commençait à retrouver ses esprits.

— Tiens, voilà Kiki !

— Ferme la porte, imbécile ! » cria Kiki, en se posant sur l'épaule de son maître, heureux de se sentir de nouveau prés de lui,

Denise s'étendit à plat ventre sur le sol glissant et tendit deux bougies allumées aux garçons. Jacques s'en empara et regarda autour de lui. Le souterrain était sombre et peu engageant.

« On y va ? demanda Henri excité. Il doit mener vers * La Brouillardière », C'est sans doute un passage secret.

— Ou simplement une fente dans les rochers et qui ne mène nulle part, répondit Jacques. Dites, les filles, nous allons essayer d'explorer le souterrain. Venez-vous avec nous ?

— Non, merci, répliqua Lucette que l'obscurité du couloir effrayait. Nous vous attendrons ici.

Ne soyez pas trop longs. Il ne nous reste qu'une bougie. Avez-vous des allumettes ?

— Oui, répondit Jacques en tâtant ses poches. A tout à l'heure. Ne tombez pas dans le trou. »

Le souterrain était plus long que les garçons n'imaginaient. Il serpentait sous la terre en remontant doucement vers la surface. Il y faisait un noir d'encre et les bougies ne donnaient qu'une faible lumière. Les garçons se cognaient la tête à tout



moment, lorsque le plafond s'abaissait.

Bientôt l'air parut se raréfier, et soudain les garçons se trouvèrent devant un escalier grossièrement taillé dans le roc et qui aboutissait à une paroi de rocher.

Jacques leva la bougie au-dessus de sa tête.

« Regarde là-haut, on dirait une trappe. »

Ils montèrent les marches. C'était bien une trappe. Pourraient-ils la soulever ?

Ils fixèrent la bougie dans un creux de rocher et poussèrent la trappe de bois de toutes leurs forces.

Au bout d'un moment, leurs efforts furent couronnés de succès. Dans un nuage de poussière, le lourd battant se souleva» se tint un moment vertical et retomba de l'autre côté avec un fracas épouvantable. Le passage était libre I

Henri monta sur les épaules de Jacques et se hissa sur le sol rocheux. Il faisait très sombre.

« Passe-moi ta bougie, Rouquin, puis je te hisserai jusqu'ici », dit Henri.

Lorsqu'ils furent réunis, les garçons regardèrent autour d'eux.

« Je reconnais l'endroit où nous sommes! s'exclama Henri. C'est une des caves de «La Brouillardière». Regarde les boîtes qui sont là, on dirait des boîtes de conserves.

— Que de provisions ! dit Jacques. Crois-tu que ton oncle et ta tante connaissent l'existence du souterrain ?

— Je ne le crois pas, sinon tante Pauline nous en aurait parlé. »

Les garçons firent le tour dé la pièce, cherchant une issue. Ils trouvèrent une épaisse porte de bois. A leur grande surprise, elle était fermée à clef.

« Attention, j'entends du bruit, dit soudain Jacques.

— Oui, c'est Jojo, dit Henri, reconnaissant la toux familière du Breton. Cachons-nous. Il ne faut pas dévoiler l'existence du souterrain. Fermons vite la trappe, Jacques, et éteignons les bougies. »

Ils se cachèrent dans une encoignure, près de la porte.

Ils entendirent Jojo introduire la clef dans la serrure.

La porte s'ouvrit et la silhouette du

domestique s'encadra dans l'ouverture, projetant une ombre qui paraissait gigantesque. L'homme se dirigea vers la pile de conserves.

Les garçons étaient sur le point de s'esquiver sans bruit. Ce fut juste le moment que choisit Kiki pour imiter la toux de Jojo. Cela fit résonner la cave d'un bruit épouvantable. Jojo laissa tomber sa lanterne qui se brisa sur le sol et s'éteignit. Il poussa alors un hurlement de terreur et s'enfuit.

Le fou rire s'empara des garçons; ils ne pouvaient plus s'arrêter. Ils se calmèrent enfin.

« Regarde, dit Henri qui avait rallumé la bougie, Jojo a laissé la clef sur la porte. Prenons-la, cela nous permettra d'utiliser le souterrain, et de sortir par ici quand nous le voudrons. »

II mit la grosse clef dans sa poche avec un sourire de satisfaction.

Les deux amis passèrent la porte et se trouvèrent dans la partie de la cave qui leur était familière. Henri regarda la porte qu'ils venaient de refermer.

« Je me demande comment il se fait que

je n'aie jamais remarqué cette porte auparavant.

— Sans doute était-elle cachée par tout cela », répondit Jacques. Il montrait un tas de cartons vides amassés à côté de la porte" En effet, Henri se souvint d'avoir vu ces boîtes bien empilées les unes sur les autres. Sans doute avaient-elles été mises là exprès par Jojo pour cacher la porte et empêcher les enfants d'aller dans la seconde cave. Comme c'était stupide de sa part !

« Je suppose que ces marches conduisent à la cuisine, dit Jacques. Crois-tu que nous puissions sortir sans être vus ? Il ne faudrait pas qu'on nous pose des questions embarrassantes ! »

Ils entrouvrirent la porte sans bruit et écoutèrent. La cuisine était vide. Ils la traversèrent en silence, gagnèrent la porte de service et s'échappèrent vers la falaise.

« Les filles doivent se demander ce que nous sommes devenus, dit Jacques en pensant à Denise et à Lucette qui les attendaient dans la grotte. Viens vite. Nous allons leur faire peur en arrivant doucement par derrière. »



CHAPITRE V

Un mystérieux bateau.

Le temps était beau et chaud, le soleil brillait dans un ciel sans nuage.

Les enfants ne quittaient pas leurs maillots de bain et ils étaient brûlés de soleil comme des bohémiens.

Henri, Denise et Lucette passaient la plus grande partie de leur temps dans Peau.

Jacques préférait observer les oiseaux. Souvent il s'installait sur la falaise et, étendu sur le dos, il passait des heures à regarder les oiseaux voler dans le ciel.

Ce jour-là, fatigué de sa position, il

s'assit, repoussa Kiki qui était venu lui tenir compagnie et, à travers sa longue-vue, scruta l'horizon dans la direction de l'île aux Mouettes. Il n'avait jamais pu la distinguer nettement.

« Quelle chance I se dît-il, il n'y a pas de brume. Je n'ai jamais vu File aussi clairement ! J'aperçois des collines et je peux même distinguer l'écume des vagues autour des rochers, »

II abandonna l'île et se tourna vers la côte déchiquetée au-delà de la falaise. Soudain, il eut un mouvement de surprise. Il venait de voir un bateau, là tout près.

Voyons, ce n'était pas possible I Jojo avait affirmé que personne n'avait de bateau dans les environs, et tante Pauline disait que personne n'habitait près de « La Brouillardière ».

« Et cependant je suis sûr de voir quelqu’un ramer, là, à l'ouest de la falaise, se dit Jacques, perplexe. Qui est-ce ? Jojo, sans doute, »

Le bateau était trop loin pour que Ton pût distinguer les traits du rameur. Jacques décida de rentrer pour voir si le canot

de Jojo était ou non à sa place habituelle.

Le canot était bien là, à sa place. Et Jojo, derrière la maison, cassait du petit bois pour la cuisine. A qui donc pouvait bien être la seconde embarcation ?

Jacques alla tout raconter aux autres.

« Nous essaierons de trouver le propriétaire du bateau et de faire connaissance avec lui, proposa Henri. Peut-être nous emmènera-t-il à la pêche. »

Cette nuit-là, Jacques ne pouvait s'endormir. Il se leva sans réveiller Henri et s'approcha de la fenêtre.

La mer brillait, argentée sous les rayons de la lune. Elle était calme; le vent était tombé.

Soudain, Jacques 'sursauta. Il voyait au loin un voilier qui venait vers la côte. Un bateau, au milieu de la nuit, se dirigeant vers « La Brouillardière » 1 C'était bien extraordinaire.

Il réveilla Henri. Les deux garçons, penchés à l'étroite fenêtre, observaient avec curiosité. Henri, à son tour, aperçut le voilier et fît entendre un léger sifflement qui

éveilla Kiki. D'un coup d'aile, l'oiseau vint se percher sur l'épaule de son maître.

« Je nie demande si c'est Jojo, dit Henri, Viens, Rouquin, allons voir. »

Ils s'habillèrent, enfilèrent des sandales à semelles de caoutchouc et coururent vers la mer.

« C'est bien le bateau de Jojo, dit Henri, on l'aperçoit distinctement. Et c'est bien Jojo lui-même qui le conduit. Il est seul, mais le bateau a l'air chargé.

— Peut-être le résultat de la pèche, répondit Jacques. Viens, nous allons lui faire peur. »

Les garçons gagnèrent, en se dissimulant, l'endroit où le bateau accostait.

Jojo l'amarra solidement à un piquet, n allait commencer à le décharger lorsque les garçons, poussant des cris d'Indiens, se jetèrent sur lui et firent violemment pencher le bateau.

Surpris, Jojo perdit l'équilibre et tomba à l'eau dans un grand bruit d'éclaboussures. Il en ressortit instantanément, s'ébroua comme un chien et s'empara d'un morceau de cordage épais.

« Sauve qui peut I cria Jacques à Henri. Il va nous battre. Dépêchons-nous.»

Mais le gros Breton leur barrait le passage, balançant sa corde d'un air menaçant.

« Attendez un peu ! Je vais vous montrer ce qui arrive aux garçons trop curieux qui espionnent les gens la nuit», dit-il entre ses dents.

Jacques et Henri se mirent à courir vers la mer. Jojo les suivait de près.

« La marée monte, cria Jacques. Où aller ?

— Impossible de retourner, répondit



Henri. Essayons d'atteindre la caverne. Nous prendrons le souterrain. C'est notre seule chance de salut. S'il nous rattrape, Jojo est capable de nous faire passer un mauvais quart d'heure. »

Terrifiés, les garçons, de l'eau jusqu'aux chevilles, atteignirent l'entrée de la grotte située à un bon mètre au-dessus du niveau de la mer. Ils s'y hissèrent à la force du poignet, eurent vite fait de trouver l'orifice du souterrain et disparurent sous les algues.

Ils entendirent Jojo arriver, hors d'haleine, et firent des vœux pour qu'il ne tombe pas dans le trou invisible,

Mais l'homme attendait à Feutrée de la grotte, prêt à se jeter sur les garçons lorsqu’ils en sortiraient Cependant, l’eau montait rapidement et 0 dut battre en retraite.

« Ces garnements vont passer la nuit dans la grotte» se dît-il. Demain matin, lorsque là mer descendra, je reviendrai les attendre et ils comprendront, quand je les lâcherai, qu'il vaut mieux ne pas recommencer à m'espionner f »

Mais les garçons étaient déjà loin; ils suivaient le souterrain dans la plus complète obscurité — ce qui n'était guère rassurant.

Bientôt, sains et saufs, ils atteignirent la maison, montèrent dans leur chambre et ne furent pas longs à s'endormir.

Le lendemain, alors que Jojo s'apprêtait à descendre vers la grotte pour attraper les garçons, quelle ne fut pas sa surprise lorsqu’il les vit arriver, riant et bavardant, avec les deux filles !

« Qu'avons-nous à déjeuner, Jojo ? » demanda Denise, au courant de l'aventure nocturne des garçons et entrant dans le jeu pour embarrasser Jojo.

« Vous avez passé la nuit dans votre chambre?» demanda enfin Jojo, n'en croyant ni ses yeux ni ses oreilles.

« Où pensez-vous donc que nous ayons couché? répondit Henri avec naturel. Pas dans l'île aux Mouettes, bien sûr ! »

Tandis que Jojo se creusait la tête pour éclaircir ce mystère, les enfants remplissaient leurs tâches habituelles.

« II fait un temps magnifique, observa Lucette. Pourquoi n'irions-nous pas nous promener sur les falaises, en suivant la cote ?

Nous pourrions emporter de quoi faire un pique-nique.

— Oh ! oui; et nous essaierons de trouver l'homme que j'ai aperçu hier sur son bateau, dit Jacques. Denise, va donc demander la permission à ta tante. »

Tante Pauline accepta et une demi-heure après les enfants se mirent en route.

« Dans quel coin as-tu aperçu le bateau, Rouquin ? demanda Henri lorsqu'ils eurent atteint les falaises.

— Un peu plus loin, là où tu vois ces rochers qui émergent », répondit Jacques.

Ils arrivèrent à l'endroit indiqué et descendirent avec difficulté la paroi abrupte de la falaise.

En bas ils trouvèrent un coin abrité du vent. Ils se mirent en maillot de bain et entrèrent dans l'eau. Henri, bon nageur, se dirigea vers des rochers noirs qui se dressaient, menaçants, hors de la mer. Et, tandis qu'il les escaladait pour s'y reposer, il aperçut soudain, de l'autre côté, un bateau qui se balançait dans une petite anse. Il poussa un sifflement de surprise et s'approcha de l'embarcation.

C'était un beau canot à voile, presque aussi grand que celui de Jojo, Son nom, *L'Albatros,* était peint sur la coque. A Tinte-rieur, on voyait deux paires d'avirons.

« Quel endroit bizarre pour amarrer un bateau ! pensa Henri. Il faut entrer dans l'eau et nager pour aller le chercher. »

II appela les autres.

Bientôt les quatre enfants examinaient le bateau.

« C'est bien celui que j'ai vu, dit Jacques. Où se trouve le propriétaire ? On n'en voit trace nulle part. »

Ils regagnèrent le rivage et se mirent à la recherche du mystérieux navigateur.

« Voyez, là-bas, il y a une brèche dans la falaise », dit Jacques.

En approchant, ils virent que la brèche était beaucoup plus large qu'ils ne l'imaginaient. Au fond, coulait un ruisseau.

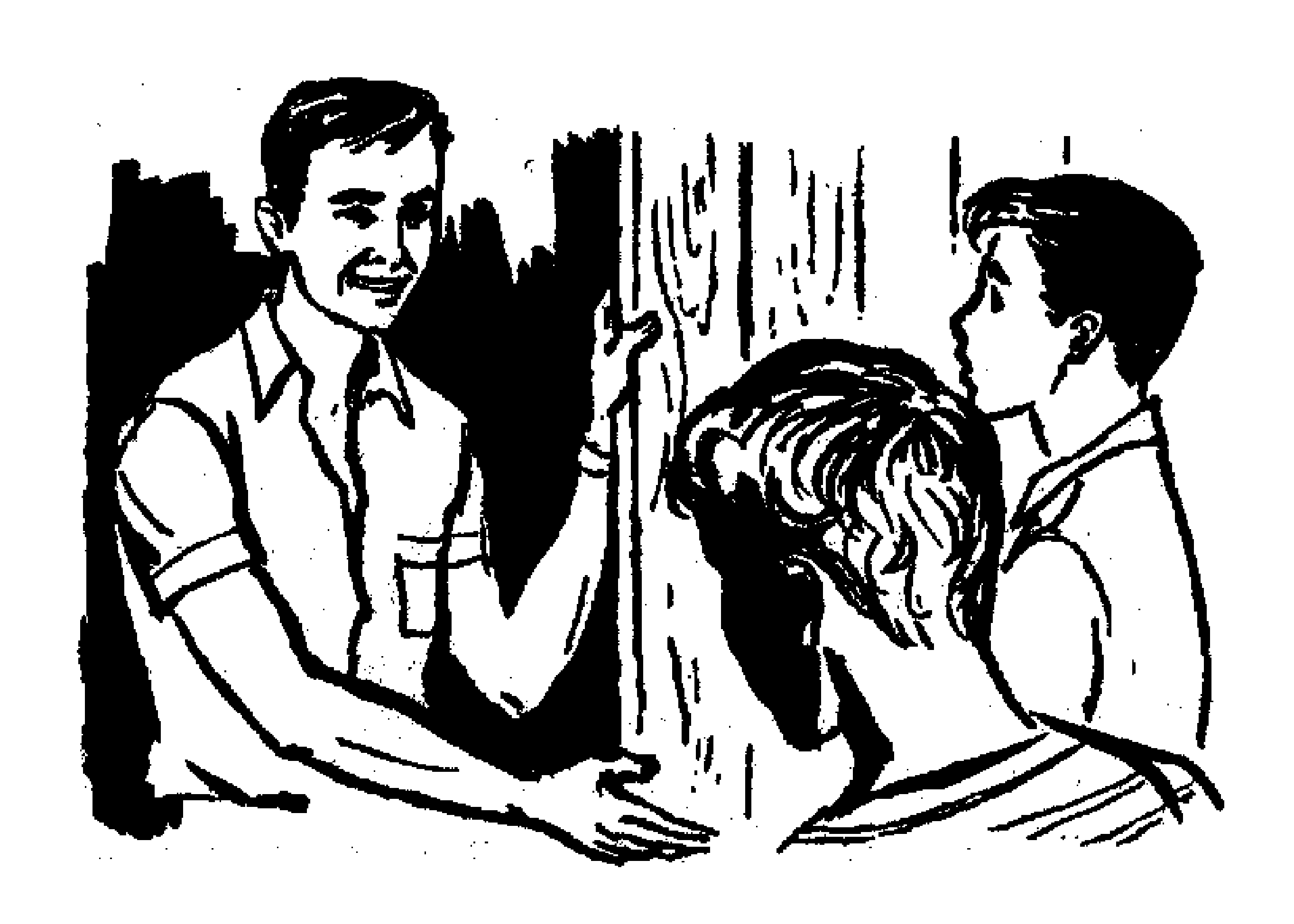
« C'est de l'eau de source, sans doute », dit Jacques. Il la goûta. « Oui, elle n'est pas salée.... Hé ! Regarde, Riquet. »

Henri regarda dans la direction indiquée et aperçut un bout de cigarette qui flottait sur l'eau.

« Quelqu'un est passé par ici, remarqua Jacques, et récemment, sans quoi la marée aurait entraîné ce mégot. »

Aiguillonnés par cette découverte, les garçons continuèrent leurs investigations. Ils atteignirent le haut de la falaise; c'est alors qu'ils aperçurent, adossée au rocher, dans une anfractuosité, une cabane en partie effondrée.

Le toit était grossièrement réparé. Les murs tenaient à peine. Il aurait été impossible d'y habiter l'hiver. Mais maintenant



la hutte avait certainement un locataire, car tout prés de là, sur un buisson, une chemise d'homme finissait de sécher.

« Regarde, murmura Jacques» voilà où habite notre marin. Quelle belle cachette il a trouvée 1 »

Les enfants s'approchèrent de la hutte. A l'intérieur, quelqu'un sifflotait.

« Allons-nous oser frapper?» demanda Henri. A ce moment, la porte s'ouvrit et un homme apparut; il aperçut les garçons et s'arrêta, étonné. Les deux garçons, de leur côté, étaient très surpris.

L'étranger paraissait sympathique. Il portait an short et une chemise à col ouvert. Il avait le teint hâlé, des yeux malicieux, les cheveux frisés. Grand et vigoureux, il pouvait avoir une trentaine d'années.

« Bonjour, dit-il. C'est aimable à vous de venir me voir !

— Je vous ai aperçu hier, dans votre bateau, dit Jacques. C'est pourquoi nous avons essayé de vous trouver aujourd'hui.

— C'est vraiment gentil Mais qui êtes-vous?

— Nous habitons « La Brouillardière », à

deux kilomètres d'ici. Vous ne connaissez sans doute pas....

— Si, si, je connais très bien, interrompit l'homme. Seulement, je croyais qu'il n'y avait dans la maison que des grandes personnes : un monsieur, une dame et leur domestique.

— En effet, répondit Henri, nous ne sommes chez oncle Vincent et tante Pauline que pendant la période des vacances. Je m'appelle Henri Lefèvre, Voici mon ami, Jacques Tirmont. Sa sœur s'appelle Lucette. Elle est en bas avec ma sœur Denise.

— Moi» je suis René Marchai, dit l'homme égayé par ces présentations. Et j'habite ici, tout seul.»

Henri fit la moue.

« Il n'y a pas grand-chose à faire par ici. Pourquoi donc êtes-vous venu vous fixer dans ce coin perdu ? »

L'homme hésita avant de répondre.

« Voilà, dit-il, je suis intéressé par les oiseaux. Et on en trouve des quantités dans cette région. »

Jacques sauta de joie.

« Vous aussi, vous aimez les oiseaux ? Moi, ils me passionnent. »

Et le garçon se lança dans une longue énumération, citant les oiseaux rares qu'il avait observés. Henri bâilla. René Marchai semblait écouter, mais ne disait rien.

« Espérez-vous découvrir une espèce extraordinaire d'oiseau dans la région, monsieur ? » demanda Jacques.

René Marchai réfléchit un instant.

« Eh bien, dit-il enfin, j'avais espéré voir un albatros géant. »

Jacques le regarda avec un étonnement qui se changea en une crainte respectueuse.

« L'albatros géant, murmura-t-il, l'albatros géant.... Mais la race est éteinte, à ce qu'on dit. Il n'y a plus d'albatros géants. Est-ce que, vraiment, vous espérez en trouver ?

— On ne sait jamais, répondit René Marchal. Il en reste peut-être sur une île abandonnée comme celle-ci. » II tendit le bras dans la direction de l'île aux Mouettes. « Je voudrais y aller. Mais je crois qu'il est impossible d'y aborder.

— Vous ne voudriez pas nous emmener

un jour avec vous, sur votre bateau ? demanda Henri. Jojo, le domestique de ma tante, refuse de nous prêter le sien. Dites, monsieur, est-ce que vous me trouvez très mal élevé de vous demander cela ?

— Mais non, répondit René Marchai, pas du tout ! Nous irons pêcher et faire de la voile tous ensemble. Ce sera très amusant. Nous verrons si nous pouvons approcher de l'île aux Mouettes. »

Les deux garçons étaient fous de joie.

Ils appelèrent leurs sœurs.

« Ohé, Denise ! Ohé, Lucette ! Venez vite faire la connaissance de notre nouvel ami! »





CHAPITRE VI

Un jour de fête et une surprise pour Jojo.

RENÉ MARCHAL se révéla un ami précieux, toujours gai et de bonne humeur. Les enfants venaient le voir tous les jours. Ensemble ils allaient pêcher dans son bateau et le soir ils rentraient chargés d'une quantité de poissons qui surprenait

René leur apprenait aussi le maniement des voiles et bientôt les quatre enfants se sentirent capables d'aller seuls en mer, C'était exaltant de se sentir filer dans le vent.

« Presque aussi vite que dans un bateau à moteur, disait Henri. Ah ! René, quelle chance que nous vous ayons rencontré !

Votre oncle et votre tante savent-ils que vous me connaissez ? » demanda René.

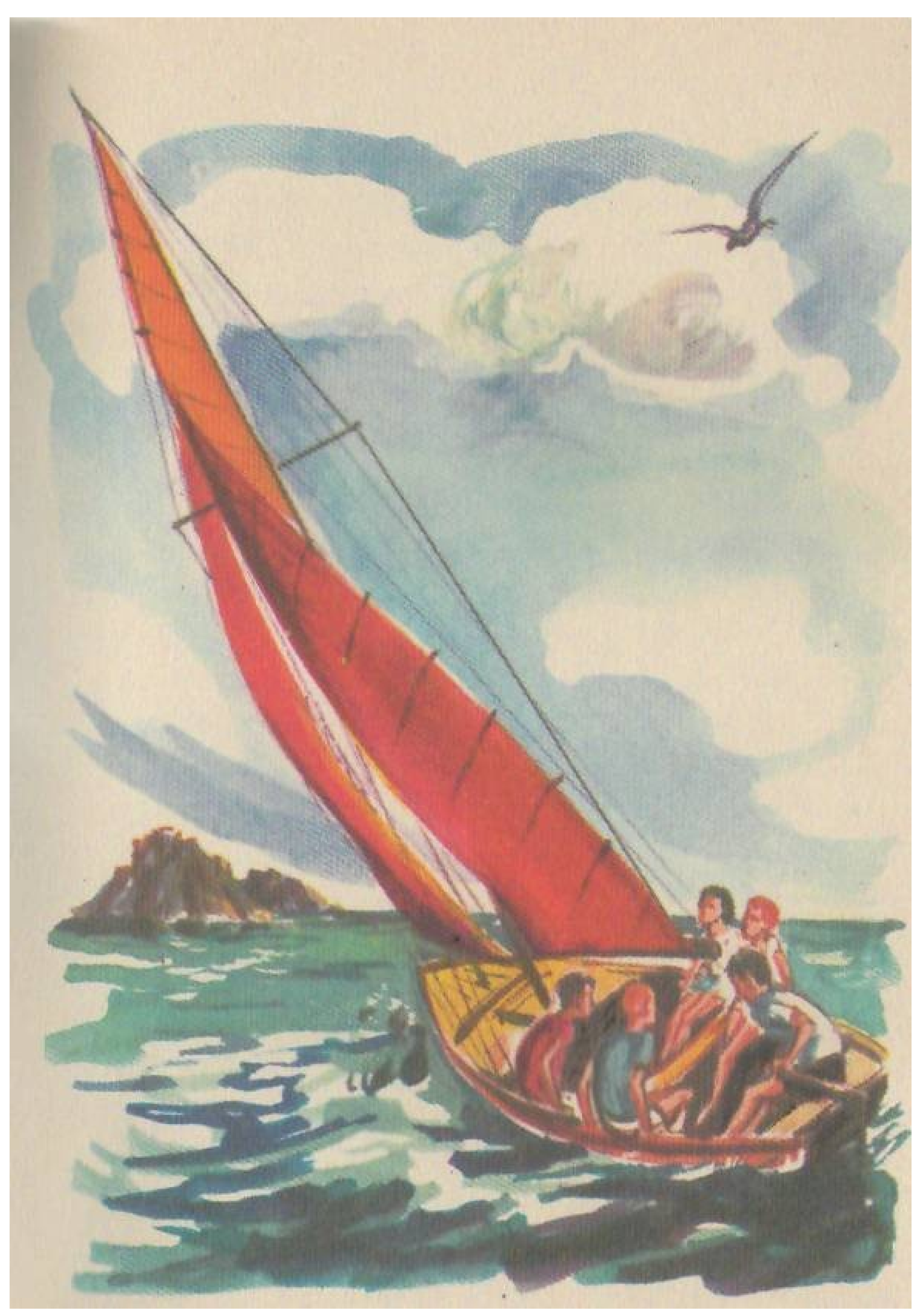
Henri secoua la tête ; « Non, répondit-il, nous n'avons rien dit. Cela vous ennuierait-il qu'ils le sachent ?

- Eh bien, oui, répondit René Marchai en se frottant le menton avec embarras. Comprenez-moi bien : je suis venu in pour être au calme, observer les oiseaux et profiter de la solitude. Je ne veux pas qu'on vienne la troubler. Vous, bien sûr, ce n'est pas la même chose. Vous êtes des enfants, et nous nous amusons bien ensemble. »

René Marchai avait une voiture, garée dans un coin abrité, en haut de la falaise. Il l'utilisait pour faire ses courses à la ville voisine.

Lorsque les enfants découvrirent qu'il avait non seulement un voilier, mais aussi une auto, leur joie fut à son comble. Ils supplièrent leur ami de les emmener la prochaine fois qu'il irait en ville.

« J'ai besoin d'une lampe électrique, dit



C'était exaltant de se *sentir filer dans le vent*.

Jacques. Vous souvenez-vous, René, de ce souterrain dont nous vous avons parlé ? C'est difficile d'y circuler avec des bougies. Une lampe électrique nous rendrait grand service. Je pourrais en acheter une si vous vouliez bien m'emmener.

— Il m'en faudrait une également, ajouta Henri. Et aussi un rouleau de pellicules. »

Les filles, à leur tour, firent la liste de ce qui leur manquait. René Marchai leur promit de les emmener le lendemain.

Le matin suivant, ils montèrent tous dans la voiture, serrés et ravis.

« Jojo aussi va en ville aujourd'hui* dit Denise avec un petit rire. Quelle surprise pour lui si nous le rencontrons ! »

Ils arrivèrent rapidement à destination. René Marchai gara sa voiture et partit de son côté, non sans avoir fixé aux enfants le lieu, et l'heure du rendez-vous, dans un grand hôtel, où ils devaient tous se retrouver pour déjeuner.

Les enfants firent leurs courses; ils flânaient tranquillement en admirant les étalages lorsque, soudain, ils aperçurent Jojo. Il arrivait dans sa vieille voiture, actionnant

son klaxon pour faire hâter le pas à une vieille dame qui ne traversait pas la rue assez vite à son gré. .

A *ce* moment-là, il vit les enfants. Sa surprise fut telle qu'il lâcha le volant. La voiture fit une embardée et faillit renverser un agent

« Eh ! là-bas ! Où vous croyez-vous ?» hurla le sergent de ville furieux.

Jojo marmonna une excuse et regarda de nouveau dans la direction des enfants.

« Surtout, ne vous sauvez pas, dit Jacques aux autres. Il ne peut pas courir après nous dans l'auto. Continuez à marcher et faites semblant de ne pas l'avoir vu. *»*

C'est ce qu'ils firent tous les quatre, tandis que Jojo criait pour les appeler. Le Breton n'en croyait pas ses yeux. Comment les enfants pouvaient-ils être là ? A cette heure, il n'y avait ni train ni autobus; ils n'avaient pas de bicyclettes et « La Brouillardière » était trop éloignée pour qu'ils aient pu; venir à pied. Il ne trouvait pas d'explication.

Il se hâta de ranger la voiture, au bord du trottoir, puis pour rattraper les enfants et les questionner.

Mais, juste au moment où il arrivait en vue du groupe, il aperçut les quatre enfants qui pénétraient dans le grand hôtel où ils avaient rendez-vous. Jojo, vêtu d'une vieille vareuse et d'un pantalon de toile bleue, tout rapiécé, n'osa pas les suivre à l'intérieur. Il s'assit sur les marches du perron, avec l'intention d'attendre qu'ils ressortent. Alors il les ramènerait à la maison et expliquerait à madame où il les avait trouvés. Et, sûrement, madame ne serait pas trop contente d'apprendre qu'Os gaspillaient ainsi leur argent.

Les enfants avaient retrouvé René Marchal dans le salon de l'hôtel. Ils pénétrèrent tous dans la salle du restaurant et firent là un déjeuner succulent, qui se termina par des glaces d'une taille exceptionnelle. Lorsque ce fut l'heure de partir, ils se souvinrent de Jojo. En écartant légèrement le rideau d'une fenêtre, ils l'aperçurent, assis au bas des marches, attendant patiemment. Ils avertirent René Marchai. « C'est simple, répondit leur grand ami. Nous allons sortir par-derrière. »

Ils débouchèrent ainsi dans une petite

rue tranquille et purent regagner la voiture sans être vus.

Lorsqu'il eut compris qu'il n'y avait plus d'espoir, Jojo abandonna sa faction, fit ses coursés et rentra enfin à « La Brouillardière », sombre et de mauvaise humeur. La première chose qu'il vit, ce fut le groupe des quatre enfants, en train de jouer sur les rochers.

Sa surprise fut grande. Il y avait là un mystère qu'il lui faudrait éclaircir.

A partir de ce jour-là, il se mit à suivre les enfants pas à pas.



« Si ça continue, il va découvrir notre •secret, dit un jour Lucette. A cause de cet imbécile, nous n'avons pas pu aller voir notre ami aujourd'hui — et nous ne pourrons peut-être pas non plus y aller demain. »

Le soir, dans la chambre de la tour, ils tinrent un véritable conseil de guerre.

« J'ai une idée ! dit soudain Jacques. Nous ferons semblant d'aller jouer dans la grotte. Nous prendrons le souterrain, nous ressortirons dans la cave de «La Brouillardière » et, tandis que Jojo nous attendra sur la plage, nous serons déjà sur la falaise, en route pour aller voir René. » Le projet fut adopté avec enthousiasme. Le lendemain, ils le mirent à exécution; ils s'esclaffaient, en arrivant à la cabane de René Marchai, en pensant à Jojo qui les attendait en vain, là-bas, à l'entrée de la grotte.

Ils trouvèrent leur ami en train d'arranger son bateau.

« Bonjour ! leur cria-t-il dès qu'il les aperçut. Pourquoi n'êtes-vous pas venus ces jours derniers ? Il fait un temps superbe

et j'avais presque envie d'aller voir de près l'île aux Mouettes. »

L'île aux Mouettes î II se fit un grand silence. Les enfants brûlaient du désir d'y aller. Si seulement René acceptait de les prendre à bord !

« Oh I René, soyez gentil. Emmenez-nous avec vous. Nous voudrions tant aller là-bas, demanda Lucette.

— Mais j'avais bien l'intention de vous le proposer ! » répondit René, qui allumait tranquillement sa cigarette en observant les enfants du coin de l'œil. « Nous partirons après le déjeuner et nous emporterons notre goûter. Mais, surtout, que Jojo ne se doute de rien ! Il ne faut pas qu'il vous voie partir avec moi, sinon il vous en empêcherait.

— Merci, René. Nous rentrons vite à la maison et nous serons de retour dès le début de l'après-midi, dit Jacques, les yeux brillants de joie.

— Merci, René », dirent à leur tour Henri et les deux filles.

Ils se dépêchèrent de regagner « La Brouillardière » et d'aller trouver tante Pauline,

« Tante Pauline, pouvons-nous déjeuner 'de bonne heure et partir ensuite en emportant notre goûter ? » demanda Henri*

Tante Pauline accepta. Les enfants eurent vite terminé leur repas et les tartines préparées et enveloppées, ils prirent le chemin de la falaise.

Ils n'avaient pas revu Jojo. Le Breton, assis au bord de la mer, les attendait toujours, très intrigué. Il était sûr qu'ils étaient encore dans la grotte. Il y pénétra et les appela. Il n'obtint pas de réponse... et pour cause. Il se hâta alors de remonter à la



maison. Tante Pauline faisait la vaisselle. « Où étiez-vous donc ? demanda-t-elle. Je vous ai cherché toute la matinée. J'avais besoin de vous.

— Je surveillais les enfants, répondit Jojo. Mais ils ont disparu, et je crois qu'ils se sont égarés dans les grottes. J'ai appelé, appelé, mais Us n'ont pas répondu.

— Vous vous moquez de moi, Jojo, dit tante Pauline. Ne cherchez pas d'excuses à votre paresse. Les enfants ont déjeuné ici, et ils viennent de partir en promenade avec leur goûter. Vous voyez qu'il est mutile de me raconter des histoires de grottes et d'enfants perdus. Allez plutôt me chercher de l'eau, et dépêchez-vous ! »





CHAPITRE VII

L'île aux Mouettes.

RENÉ MARCHAL, attendait ses jeunes camarades sur la grève. Il mit leur paquet de tartines» auquel il joignit un gâteau qu'il avait acheté, dans .le coffre du canot. Les quatre enfants s'embarquèrent. René poussa le bateau jusqu'à ce qu'il soit bien à flot, puis il se hissa à bord à son tour. Il rama pendant quelques minutes et, lorsqu'ils furent assez loin des rochers, en pleine mer : « A votre tour, dit-il aux garçons. Montrez-moi un peu ce que vous êtes capables de faire avec cette voile. »

Jacques et Henri n'eurent aucune difficulté à hisser et à orienter la voile. Ils prirent le gouvernail à tour de rôle.

« C'est parfait, approuva René. Vous avez bien profité de mes leçons. Je crois que vous êtes capables de vous en tirer tout seuls maintenant.

— Vrai» René, vous nous laisseriez ? demanda Jacques anxieusement. Vous pourriez avoir confiance en nous, je vous assure.

— Peut-être, un jour,... répondit René. Mais il faudrait que vous me promettiez formellement de ne pas aller loin. »

Le voilier prit de la vitesse, poussé par la brise qui fraîchissait un peu à mesure qu'ils s'éloignaient du rivage. René laissa échapper un cri lorsqu'un coup de vent lui enleva sa cigarette.

« Voilà où Kiki devrait se rendre utile, dit-il en jetant un regard vers le perroquet. Il pourrait voler après ma cigarette et me la rapporter.

— Pauvre Kiki, dit le perroquet tristement. Ferme la porte ! Pauvre Kiki ! Pauvre Kiki ! Pauvre.... »

Exaspéré, Jacques fit semblant de lui jeter une pierre. L'oiseau se tut.

Tout à coup, Jacques poussa une exclamation :

« Voyez là-bas ! Ce doit être l'île aux

Mouettes !»

Ils regardèrent tous dans la direction indiquée.

« Oui, c'est l'île, sans aucun doute, dit René» très intéressé. Elle semble d'une bonne taille. »

Le voilier filait rapidement vers l'île, qui paraissait n'être faite que de rochers. Elle était entourée d'une ceinture de récifs qui, çà et là, affleuraient, recouverts sans cesse de hautes vagues et d'écume.

La mer était plus agitée. Lucette devint soudain toute pâle. Courageuse, elle ne dit rien et, petit à petit, le mal de mer se passa.

« On distingue maintenant très bien les récifs, fit remarquer René. Je suppose que plus d'un bateau est venu s'y fracasser. Nous allons essayer de voir s'il existe un passage, mais nous n'approcherons pas davantage. »

L'Albatros voguait maintenant sur une

mer très houleuse et la pauvre Lucette perdit de nouveau ses couleurs.

« Croque un morceau de gâteau, lui conseilla René. Cela te fera du bien. »

L'effet fut immédiat et Lucette, reconnaissante, put de nouveau regarder autour d'elle avec plaisir.

L'île de la Désolation méritait bien son nom d'autrefois. Elle présentait un aspect désertique, avec quelques maigres arbustes ici et là, une herbe rare, et des rochers chaotiques qui formaient, au centre de l'île, une véritable colline.

Les rochers avaient, du côté du large, une curieuse couleur rougeâtre, alors que leur autre face était grise.

« On dirait des espèces de constructions, dit Jacques, qui examinait attentivement l'île au moyen de ses jumelles.

— Tiens I voilà qui est curieux, dit Henri. Passe-moi les jumelles, que je voie. •'— Attends, attends, je n'ai pas fini. »

Jacques observait maintenant le vol des centaines d'oiseaux de mer qui décrivaient de grands cercles au-dessus des rochers, s'y posaient un instant, puis reprenaient leur

essor, et parfois plongeaient brusquement pour pêcher un poisson.

Soudain, Jacques poussa un tel cri que Denise sursauta et faillit perdre l'équilibre, et que Kiki battit furieusement des ailes.

« Que se passe-t-il ? demanda René

Marchai,

— Un albatros ! s'écria Jacques. Je suis sûr que c'en est un, un énorme oiseau avec un très long bec.... C'est un albatros géant, j'en suis certain l »

René passa la barre à Jacques et prit lès jumelles. Mais il ne vit pas d'albatros et il rendit l'instrument au garçon dont les yeux brillaient d'excitation.

« Je suppose que ce n'était qu'un gros goéland. L'albatros ressemble beaucoup au goéland et tu as sans doute pris tes désirs pour des réalités.

Et maintenant, virons de bord. Il est temps de rentrer. »

Mais Jacques restait persuadé qu'il avait vu un albatros géant, et regardait l'île s'éloigner avec désespoir.

« René, retournons vers l'Ile, je vous en supplie. Je suis sûr que c'était un albatros.

Pensez à ce que diront les gens lorsqu'on saura que j'ai vu un albatros géant, une race éteinte depuis des années.

— Les gens ne diront rien du tout, répliqua René. Il y en a bien peu qui s'intéressent aux oiseaux. Calme-toi, Jacques. Tu t'es trompé, je le crains bien. »

Ils goûtèrent sur le bateau quand ils atteignirent des eaux calmes et qu'ils purent amener la voile.

« Est-ce que nous pourrons vraiment naviguer Seuls un de ces jours sur votre voilier ? demanda soudain Jacques.

— Oui, c'est promis, mais à la condition expresse de ne pas aller loin. Pas question d'aller chercher un albatros sur l'île aux Mouettes, n'est-ce pas ? »

Jacques rougit jusqu'aux oreilles, car c'était bien là son idée.

« D'accord, dit-il enfin. Je vous promets de ne pas aller dans l'île. Nous nous amuserons seulement à naviguer le long de la côte.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit René. Vous paraissez de bons petits matelots et il ne vous arrivera rien de grave

si vous choisissez un jour où le temps est calme. »

Jacques était satisfait. Il avait son plan. Il tiendrait sa parole et n'utiliserait pas *L'Albatros* pour aller à l'île aux Mouettes. Il s'exercerait seulement au maniement de la voile et, lorsqu'il serait sûr de lui, il « emprunterait » le bateau de Jojo.

« Avez-vous passé un bon après-midi ? demanda tante Pauline, lorsqu'ils furent de retour à la maison.

— Excellent, répondit Denise. Comment allez-vous, tante Pauline? Vous paraissiez fatiguée lorsque nous sommes partis.

— Oui, dit tante Pauline, j'ai un violent mal de tête. Je vais me coucher très tôt. Voudras-tu porter le dîner de ton oncle à ma place, Denise ?

— Certainement », répondit Denise sans enthousiasme, car son oncle lui faisait un peu peur.

Denise prépara le repas et le disposa sur un plateau, puis elle appela Jacques.

« Veux-tu m'aider, s'il te plaît ? Viens avec moi, tu m'ouvriras la porte. »

Jacques la précéda, frappa à la porte du

bureau, puis l'ouvrit, lorsque l'oncle Vincent eut répondu : « Entrez !»

« Voici votre dîner, mon oncle, dit Denise, Tante Pauline est allée se coucher, elle n'est pas bien. »

Elle posa le plateau.

L'oncle Vincent regarda le garçon avec surprise.

« Qui êtes-vous, jeune homme ?

— Je suis Jacques Tirmont, monsieur. Vous m'avez vu, ainsi que ma sœur, le jour de notre arrivée.

— Trop d'enfants dans cette maison ! grogna l'oncle. Impossible d'y travailler.

— Oh ! mon oncle, nous ne vous dérangeons jamais ! » protesta Denise avec véhémence.

L'oncle était penché sur une grande carte très ancienne. Jacques y jeta un coup d'œil.

« C'est une carte de la région, remarqua-t-il. Et voilà l'île aux Mouettes, n'est-ce pas, monsieur ? Y avez-vous déjà été ? Nous l'avons vue cet après-midi.

— Je n'y suis jamais allé, et je n'en ai pas envie», grommela l'oncle Vincent.

Jacques examinait la carte avec intérêt.

« Regarde, dit-il à voix basse à Denise. Là, on voit un passage dans les rochers. Juste du côté opposé à la colline. Si nous allons là-bas, nous n'avons qu'à répéter cette colline — c'est la plus haute de l'île — pour découvrir le passage. »

A leur grande déconvenue, l'oncle Vincent ne voulut pas leur prêter la carte;

« Elle est très ancienne, leur dit-il. Je suis sûr qu'elle serait abîmée ou perdue. Je connais trop les enfants. »

Ce soir-là, Jacques mit les autres au courant de son plan.

« Lorsque j'aurai une grande habitude du voilier de René, je me sentirai tout à fait en sécurité sur celui de Jojo.

— Oui, mais s'il découvre que tu te sers de son bateau, Jojo est bien capable de te faire un mauvais parti. Comment feras-tu pour qu'il ne se doute de rien ?

— J'attendrai qu'il aille en ville avec la voiture. J'ai déjà tout prévu. Aussitôt après son départ, je saute dans le bateau, je vais jusqu'à l'île et je suis de retour avant lui. Sinon, eh bien, tant pis. Ce sera

votre rôle de le retenir quelque part, ou de l'enfermer dans la cave. »

Les autres se mirent à rire à cette idée.

« Tu ne peux pas partir comme ça, tout seul, dit Henri. Nous irons avec toi.

— Pas les filles, répondit catégoriquement Jacques. Je ne veux courir aucun risque avec elles. Mais toi, bien sûr, tu peux venir, Riquet. »

Ce soir-là, Jacques n'arrivait pas à s'endormir. Énervé, il se leva et alla à la fenêtre. La nuit était sans lune et il ne pouvait rien distinguer.

Cependant, il lui parut soudain voir, là-bas, dans la direction de l'île, comme une lumière qui brillait.

« Voyons, c'est impossible, se dit Jacques. On dirait qu'elle s'éteint, puis qu'elle se rallume. C'est peut-être un bateau, au loin, qui fait des signaux. En tout cas, cela ne peut pas être sur l'île. »

Jacques fit un pas vers son lit, mais à ce moment-là, quelque chose attira son attention : l'autre fenêtre de la pièce, celle qui donnait sur la falaise, s'éclairait d'une lueur. Jacques y courut, et regarda au-dehors.



La lumière venait du sommet de la falaise. Quelqu'un y faisait un feu, ou bien avait une puissante lanterne. Qui cela pouvait-il bien être ? Et pourquoi cette lumière en pleine nuit ? Etait-ce une réponse au signal du bateau ?

Jacques eut beau se pencher pour essayer de distinguer ce qui se passait sur la falaise, il ne put y parvenir. Il décida d'aller voir. Sans réveiller Henri, il s'habilla, mit son short, sa veste et ses chaussures, et descendit l'escalier sans bruit. Bientôt, il courait le long du sentier qui montait vers la falaise. Lorsqu'il fut en haut, il n'y avait plus la moindre lumière, pas même l'odeur

d'un feu éteint. Cela était de plus en plus étrange.

Le garçon commençait à rebrousser chemin, dans le noir. Soudain» il éprouva une violente terreur. Quelqu'un l'avait empoigné et le serrait fortement.

« Qu'est-ce que vous faites là ?» Le garçon reconnut la voix de Jojo. « Allons» dites-moi ce que vous faites là ! »

En parlant, le Breton le secouait à lui faire perdre le souffle. Terrorisé, Jacques n'eut pas la présence d'esprit d'inventer quelque chose et dit la vérité-

« J'ai vu une lumière de la fenêtre de ma chambre et je suis venu voir ce que c'était.

— Il y a des « choses » sur la falaise, qui se promènent la nuit, murmura le Breton. Ces « choses » font de la lumière, et elles crient, et elles gémissent quelquefois. Je vous ai bien recommandé de ne pas vous promener la nuit.

— Et vous, alors, que faites-vous dehors? répliqua Jacques qui, petit à petit, retrouvait son sang-froid.

— Je suis sorti pour voir ce que c'était

que cette lumière-là, grommela-t-il. Voilà pourquoi j'étais dehors. Mais ce sont toujours les «choses » qui font du bruit et du tintamarre. Alors, promettez-moi maintenant de ne plus jamais quitter votre chambre et de ne plus sortir à des heures pareilles.

— Je ne promettrai rien du tout... Lâchez-moi ! Vous me faites mal.

— Je te ferai encore bien plus mal si tu ne m'assures pas que tu ne sortiras plus la nuit, dit le Breton d'un air menaçant. J'ai une bonne corde, ici, vois-tu. Je l'ai mise de côté pour toi et Henri. »

Jacques était très effrayé. Jojo était fort, vindicatif et cruel. Le garçon essaya encore, mais en vain, de se libérer.

Ce fut Kiki qui le sauva.

Le perroquet, qui s'était aperçu de l'absence de Jacques, était parti à sa recherche. Il n'aimait pas à être séparé longtemps de son jeune maître.

Tandis que Jacques se démenait et que Jojo resserrait son étreinte, l'oiseau s'abattit sur eux en poussant un cri rauque.

« Mords-le, mords-le ! » hurla Jacques.

Le perroquet enfonça son dur dans

la partie charnue du bras de l'homme. Celui-ci poussa un hurlement de douleur et lâcha prise. Le garçon s'enfuit à toutes jambes en appelant : « Kiki, Kiki, viens vite ! Tu es un brave perroquet ! »

Jojo, écumant de fureur, jura que bien-têt il tordrait le cou de ce sale oiseau.





CHAPITRE VIII

Encore un mystère.

PENDANT les jours qui suivirent, les enfants s'exercèrent activement au maniement de la voile et des rames. René Marchai les félicita de leur courage et de leur persévérance.

Un matin, tante Pauline annonça aux enfants que Jojo allait en ville.

C'était l'occasion tant attendue.

Après avoir vu le Breton démarrer dans la vieille voiture, les enfants se précipitèrent vers la plage. Arrivés près du voilier de

Jojo, Denise défît l'amarre pendant «pie les garçons montaient à bord, puis elle poussa vigoureusement le bateau à l'eau.

« Faites bien attention ! cria Lucette anxieuse» et mourant d'envie de les accompagner.

— Sois tranquille », répondit Jacques. Et Kiki reprît en écho : « Tranquille, tranquille, tranquille, tranquille.... Ferme la porte, imbécile ! »

Les filles, pensives, regardèrent les garçons s'éloigner en ramant. Elles les virent hisser la voile dès qu'ils furent en pleine mer. Bientôt, ils filèrent rapidement, poussés par une forte brise.

Le bateau du Breton était plus lourd et plus difficile à manier que celui de René. Cependant, ils n'eurent aucune peine à le conduire.

« Je voudrais bien apercevoir l'île, dit Henri; cette brume est gênante. J'espère que nous allons dans la bonne direction. »

Bientôt, avant même de distinguer l'île, ils entendirent le bruit des vagues sur les récifs. Et, d'un seul coup, l'île apparut tout prés et les garçons furent inondés d'écume.

« Attention, Jacques, nous allons droit sur les rochers ! Amène la voile, vite ! Nous ne pouvons plus diriger le bateau avec ce vent, il va trop vite, il vaut mieux ramer. »

Ils ferlèrent la voile et prirent les avirons. Jacques essayait de repérer la colline la plus élevée. Mais il était bien plus difficile de la reconnaître sur l'île elle-même que sur la carte. Toutes les collines paraissaient avoir la même hauteur.

Les garçons se tenaient soigneusement loin des récifs et du courant qui les portait vers l'île.

« Voilà notre colline, là, à gauche ! cria Jacques. Vire de ce côté-là, Riquet.... Très bien. Je crois que nous sommes dans la bonne direction. »

Essoufflés, en sueur, ils continuaient à ramer avec vigueur. Et soudain, à leur grande joie, ils aperçurent un passage entre les récifs.

Il n'était pas large, mais l'ouverture était suffisante pour qu'un bateau pût s'y engager.

« Fais bien attention, Rouquin. Il y a peut-être des rochers qui affleurent et il ne

faut pas risquer de faire un trou dans la coque.»

Le passage était étroit, mais long.

« As-tu entendu ce raclement ? » dit soudain Henri d'une voix mal assurée.

Anxieux, ils examinèrent le fond de l'embarcation qu'un choc sourd venait d'ébranler.

Une voie d'eau allait-elle se déclarer ?... Heureusement, aucune infiltration ne semblait se manifester.

« Ouf ! soupira Henri. Je crois que nous l'avons échappé belle.

— Oui, répondit Jacques. Tiens, regarde maintenant : l'eau est parfaitement calme. Nous avons passé la barre des récifs. »

Ils cherchèrent un endroit plat pour aborder,

L'île, en vérité, était très rocailleuse. Mais dans un coin abrité, se trouvait une petite plage de sable. Ils y tirèrent le bateau.

Ils escaladèrent la falaise qui surplombait la plage et eurent une première vue d'ensemble de l'île.

Ça et là, quelques arbres tordus par le vent se dressaient sur un sol recouvert par

places d'une herbe rare qui formait des taches vertes au milieu des rochers.

Les garçons se dirigèrent vers le centre de l'île où se trouvaient les collines.

« J'aimerais bien voir de près ces constructions bizarres que j'ai aperçues à la jumelle, dit Jacques. Et je voudrais tant trouver un albatros 1 » ajoutait-il.

En approchant des collines, ils trouvèrent davantage d'herbe, émaillée de minuscules fleurs sauvages.

Entre les collines s'étendait une étroite vallée, parcourue par un ruisseau qui coulait vers la mer, dans la direction opposée à celle qu'avaient suivie les enfants. Il paraissait d'une couleur étrange.

« II est rouge comme du cuivre, dit Jacques, étonné. Je me demande pourquoi.... Tiens, regarde I Voilà les constructions en question, là-haut, sur la colline. »

Ils s'en approchèrent. De prés, cela ressemblait plutôt à un amas de pierres et de rochers qu'à des maisons. Tout à côté, Henri découvrit quelque chose de curieux. Il appela Jacques.

« Viens voir, vite ! Il y a un trou énorme

qui s'enfonce dans la terre, je me demande jusqu'à quelle profondeur. »

Jacques jeta un coup d'œil. Le trou, qui avait deux mètres de circonférence à peu près, était si profond qu'on ne pouvait en apercevoir le fond.

« Qu'est-ce que cela peut bien être ? demanda Henri. Crois-tu que ce soit un puits ?»

Les garçons jetèrent un caillou et écoutèrent. Ils n'entendirent aucun «floc». Ou bien ce n'était pas un puits, ou bien il était si profond qu'on ne pouvait pas entendre le bruit de la pierre touchant l'eau.

« Je n'aimerais pas tomber là-dedans, dit Henri avec un frisson. Tiens, regarde, on dirait une échelle qui y descend. Elle est vieille et rouillée, mais c'est bien une échelle.

— Tout cela est mystérieux, dit Jacques. Continuons notre exploration. Peut-être allons-nous découvrir quelque chose d'intéressant. »

A leur grand étonnement, ils trouvèrent d'autres trous disposés tout autour de ce qu'ils appelaient les «maisons».

« Ce ne sont sûrement pas des puits, remarqua Jacques. Pourquoi y en aurait-il tant ? Ce sont plutôt des trous creusés là pour des raisons que nous ignorons.

— Peut-être y a-t-il eu des mines, autrefois, dit Henri, se souvenant des puits qui servent à descendre dans les gisements de charbon. Crois-tu qu'il y avait du charbon ici ?

— Non, certainement pas, répondit Jacques. Mais je ne vois pas ce qu'on pouvait trouver d'autre. De l'or peut-être ?



— Tiens, un autre puits ! observa Henri. Il est plus grand, celui-là, et son échelle est en meilleur état. »

Ils essayèrent de descendre quelques échelons, mais, effrayés par l'obscurité et l'odeur de renfermé, ils remontèrent bien vite à la surface.

Ils firent alors une découverte encore plus surprenante.

Tout près de là, sous une avancée de rocher, se trouvaient entassées des boîtes de conserves vides.

C'était tellement extraordinaire que les garçons ne pouvaient en croire leurs yeux. Ils regardaient, médusés. Enfin, Jacques se ressaisit.

« Des boîtes de conserves ! Ici ! D'où crois-tu qu'elles puissent venir ? Certaines sont rouillées, mais il y en a de récentes. Qui a bien pu venir dans cette île ? Et pourquoi ? Et où sont les gens ?

— Faisons le tour de l'île, proposa Henri. Mais soyons prudents. Il est bien évident que celui qui habite ici veut rester ignoré. »



Les garçons, avec mille précautions, explorèrent les environs, mais *rien, ni personne, ne put expliquer le mystère des Boîtes de* conserves.

Ils s'étonnèrent de nouveau devant la couleur rougeâtre de certains rochers. Jacques observait aussi les oiseaux.

« Ne prends-tu pas de photos ? demanda Henri. Tu avais l'intention d'en faire. Mais alors, dépêche-toi, car il va être l'heure de rentrer.

— Oui, c'est une bonne idée. »

Il se dissimula derrière un rocher pour photographier certains oiseaux sans les effaroucher.

« Je vais prendre aussi la photo de cet amas de boîtes vides, se dit-il. Ainsi les filles seront bien obligées de nous croire, lorsque nous leur raconterons cette aventure. »

La photo prise, un dernier regard fut jeté au trou béant et silencieux, puis les garçons prirent le chemin du retour. Ils poussèrent le bateau dans l'eau et y sautèrent l'un après l'autre.

En arrivant près de la côte, ils virent de loin les deux filles qui les attendaient.

« As-tu trouvé ton albatros ? cria Lucette.

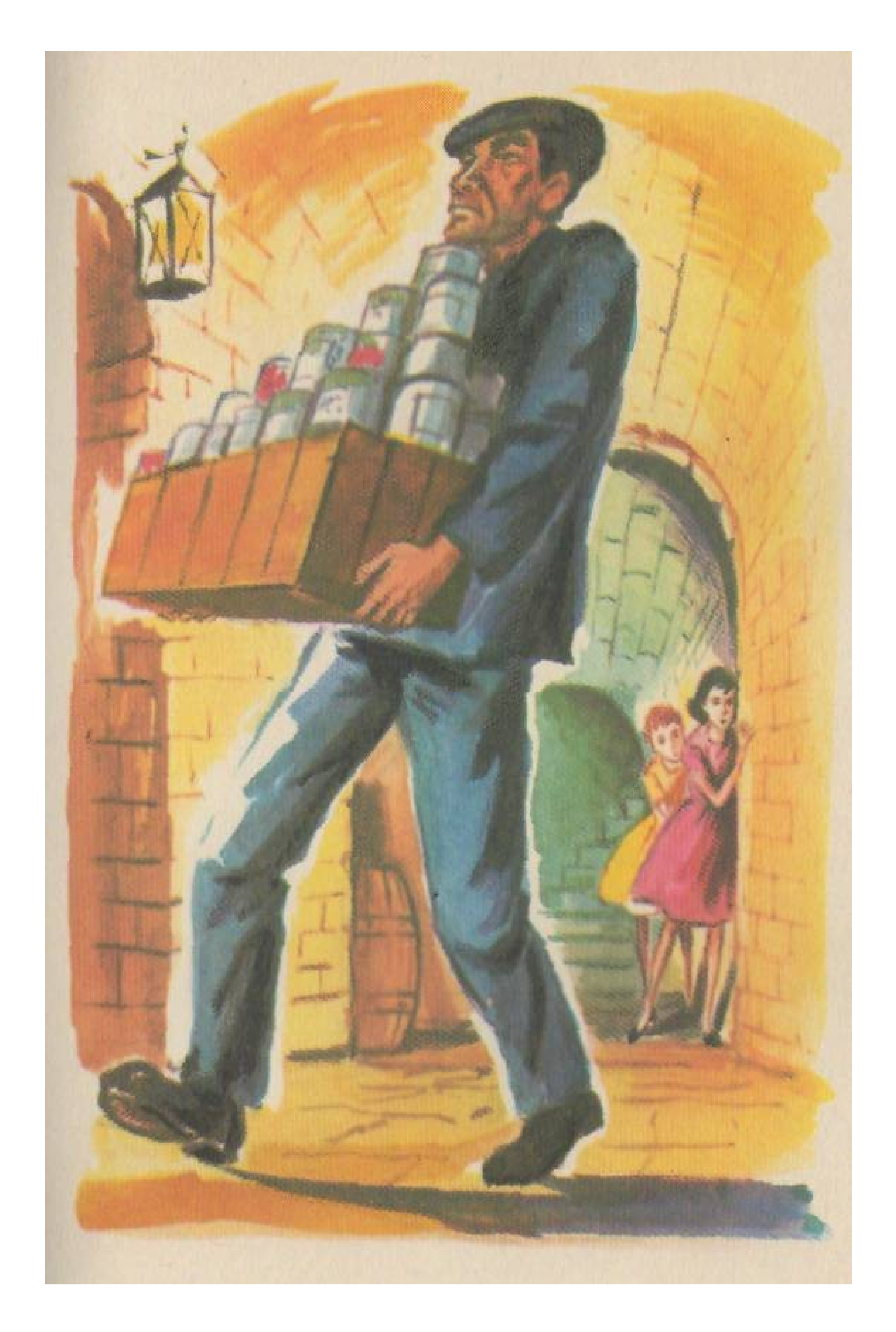
— Est-ce que Jojo est revenu ? demanda Henri.

Vous êtes restés bien longtemps, remarqua Denise, qui attendait avec impatience le récit de l'équipée.

- Il nous est arrivé une fameuse aventure. Jojo est-il de retour ? » demanda encore Henri.

Toutes ces questions se croisaient, mais la plus importante était : « Est-ce que Jojo est revenu ? »

« Oui, répondit Denise en pouffant de rire. Il y a environ une heure. Nous le guettions. Heureusement, il a tout de suite été



Nous le guettions. »

à la cave porter des boîtes qu'il avait rapportées dans la voiture et nous l'avons suivi. Il a ouvert la seconde porte de la cave (celle dont vous avez caché la clef) et il est entré dans l’arrière-cave pour ranger ses boîtes. Nous nous sommes souvenues de l'endroit où vous mettiez la clef, nous avons été la chercher et nous avons enfermé Jojo là-dedans. Il cogne contre la porte comme un sourd.

— Bravo, les filles ! dirent les garçons avec enthousiasme. Il ignorera ainsi que nous avons utilisé son bateau. Mais comment le faire sortir de là sans qu'il sache qui Ta enfermé ? »

Henri réfléchissait.

« Le mieux serait d'ouvrir la serrure pendant qu'il se repose. Il ne peut pas sans cesse frapper à la porte. Dès qu'il arrêtera quelques instants, je tournerai la clef sans bruit. Ensuite je me sauverai. Lorsqu'il essaiera de nouveau d'ouvrir la porte, elle cédera, mais il ne comprendra pas pourquoi. »

Les autres approuvèrent, enchantés de l'idée.

Henri prit la clef et descendit le plus silencieusement qu'il put. Des qu'il fut dans la cave, il entendit les coups répétés que frappait Jojo contre la porte. Le Breton s'arrêta pour reprendre haleine. Le garçon introduisit alors la grosse, clef dans la serrure et profita du bruit que faisait Jojo en toussant pour la tourner sans attirer son attention. La porte était maintenant ouverte. Jojo n'aurait qu'à pousser le battant.

Henri se précipita vers l'escalier, le monta quatre à quatre, traversa la cuisine et rejoignit les autres.

« II sera dehors dans une minute, dit-il à bout de souffle. Allons vite sur la falaise, et lorsque nous apercevrons Jojo, nous marcherons tranquillement en direction de là maison, comme si nous revenions de promenade. Il ne comprendra rien. »





CHAPITRE IX

Nouveau voyage à l'ile

DENISE venait de se quereller avec son frère. Boudeuse, elle errait dans le couloir qui menait à la chambre de son oncle, lorsque celui-ci ouvrit sa porte.

« Ah ! c'est toi, Denise ? Mon encrier est vide, dit-il d'une voix plaintive/Personne ici ne peut donc le remplir ?

— Je vais chercher la bouteille d'encre, mon oncle », répondit Denise.

Elle se dirigea vers le placard pour la prendre. Elle revint dans le bureau de son

oncle, remplit l'encrier et, au moment de sortir de la pièce, elle remarqua une carte posée sur une chaise. C'était la carte de l'île aux Mouettes, plus détaillée que celle que Denise et Jacques avaient déjà vue.

« Oncle Vincent, c'est bien l'île aux Mouettes, n'est-ce pas ? Y avait-il autrefois des mines dans Pile ?

— Comment sais-tu cela? répondit l'oncle surpris. C'est de la vieille histoire. En effet, on raconte qu'il y avait jadis des gisements de cuivre très importants. Maintenant, il n'y a plus rien. »

Denise regardait la carte. On y distinguait clairement les puits qui s'enfonçaient profondément dans la terre. Comme les garçons seraient contents de voir cette carte !

Oncle Vincent avait repris sa lecture, et oubliait déjà Denise. Elle saisit rapidement la carte et sortit doucement de la pièce.

Quelle surprise elle allait faire à Henri ! De plaisir, elle en oublia leur querelle et entra dans la chambre avec un large sourire.

« Henri, faisons la paix, dit-elle, Regarde ce que j'apporte. Oncle Vincent m'a dit qu'il y avait bien eu des mines de cuivre, autrefois,

dans l'île, mais qu'elles étaient maintenant hors d'usage. Les-puits devaient y mener.

— Formidable, s'exclama Henri, prenant la carte des mains de Denise et l'étendant sur le sol. Quelle chance ! Denise, tu es une fille sensationnelle, »

II donna une bourrade à sa sœur qui rayonnait de joie. En dépit de leurs disputes fréquentes, elle adorait recevoir des félicitations d'Henri.

Les quatre enfants se penchèrent sur la carte.

« Voilà le passage au milieu des récifs, montra Denise. On le voit bien.

— Regardez 1 Tous les vieux puits sont indiqués, et Henri les désigna du doigt. Voilà celui près duquel nous avons découvert les boîtes de conserves ! Et voilà le ruisseau. Maintenant, je comprends pourquoi il est rouge; c'est à cause du cuivre, ne crois-tu pas, Rouquin ? »

A ce moment, Lucette poussa une exclamation: « II y a quelque chose de collé au dos de la carte.»

Les enfants retournèrent la carte et en

découvrirent une autre, plus petite. Tout d'abord, ils ne comprirent pas ce qu'elle représentait. Puis Henri s'écria :

« Bien sûr ! C'est la carte du sous-sol de l'île ! une carte des mines. Regardez* on y voit tous les passages, les galeries et les canaux d'évacuation pour l'eau. On dirait même que certaines galeries vont sous la mer î Quelle impression cela doit faire de travailler là-dessous en sachant que la nier roule ses vagues au-dessus de votre tête.

— Je n'aimerais pas cela, dit Lucette» toute frissonnante. J'aurais peur que le plafond s'écroule et que je sois noyée.

— Ecoutez, vous autres, dit Henri, tout excité. Il faut absolument retourner là-bas. Je suis sûr qu'il y a encore des gens qui travaillent dans ces mines.

— Qu'est-ce qui te fait croire cela ? demanda Denise.

— Les boîtes de conserves, répondit Henri. Quelqu'un a mangé récemment leur contenu. Or, nous n'avons aperçu personne sur l'île. C'est donc que les gens sont sous la terre et y travaillent.

— Allons voir René, proposa Denise.

Nous lui montrerons la carte et nous lui raconterons tout. Il nous donnera son avis. Je n'aime pas l'idée de descendre seuls au fond de ces mines. Je me sentirais rassurée si René était avec nous.

— Non, répliqua Jacques avec décision. Il ne faut rien dire à René. »

Les autres le regardèrent surpris.

« Et pourquoi pas ? questionna Denise.

— Parce que l'idée m'est venue, en réfléchissant, que c'est peut-être un ami — ou des amis — de René qui travaillent dans ces mines. Il s'est installé ici pour être près d'eux, pour leur porter à manger sans qu'on le sache, et il serait sans doute fâché si nous découvrions son secret.

— Mais voyons, Jacques, tu es fou. René nous a dit qu'il était venu ici en vacances. Il observe les oiseaux et c'est tout.

— Les oiseaux ne l'intéressent guère, répliqua Jacques. Il m'écoute à peine lorsque je lui en parle. Au fond, nous ne savons rien de lui, ni où il habite ordinairement, ni ce qu'il fait. Je vous parie que lui et ses amis essaient de trouver du cuivre dans ces mines. Je ne sais pas à qui elles appartiennent,

si elles appartiennent à quelqu'un, mais je parierais bien que sa on découvrait qu'il y a encore du cuivre dans l'île, les gens qui l'auraient trouvé ne se dépêcheraient pas de le claironner.

« Dès que ce sera possible, nous prendrons de nouveau le bateau de Jojo, continua Jacques, nous descendrons dans le grand puits et nous explorerons les galeries. Avec la carte, nous ne risquerons pas de nous perdre, et nous verrons bien s'il y a des gens Là-bas. »

Le lendemain, Jojo se rendait de nouveau en ville, à la grande joie des enfants.

« II a pris un jour de congé, dit tante Pauline. Mes enfants, il faudra le remplacer. Les garçons pomperont l'eau pour la journée. »

Lorsqu'ils eurent tous accompli leurs tâches, ils demandèrent un déjeuner froid à leur tante.

Munis de leur pique-nique, ils se hâtèrent vers le bateau de Jojo et y embarquèrent tous les quatre, ainsi que le perroquet.

La traversée se passa au mieux. Ils retrouvèrent l'étroit chenal et, après avoir

amarré le bateau sur la petite plage, ils se dirigèrent vers les collines.

« Regardez, les filles, dit Jacques, voici le puits. »

Ils se penchèrent tous les quatre au-dessus du trou béant.

L'échelle qui y descendait paraissait réellement en bon état

« C'est certainement le puits qu'utilisent les hommes en ce moment, dit Henri. C'est le seul dont l'échelle soit praticable.

— Parle plus bas, chuchota Jacques. Tu fie sais pas jusqu'où peut porter la voix.

— Où sont ces fameuses boîtes vides dont vous nous avez parlé ? demanda Lucette.

— Là-haut, près du rocher », et Henri indiqua du bras la direction. « Va voir si tu veux. »

II essayait avec sa lampe électrique de percer l'obscurité du puits, mais on n'y voyait^ goutte.

« Jacques, cria Lucette, je ne trouve pas les boîtes de conserves. »

Henri fit un geste d'impatience. Ces filles sont stupides. Elles ne peuvent jamais rien trouver.

II alla les rejoindre pour leur montrer le tas.

Il s'arrêta soudain, déconcerté. Sous le rocher, le sol était net et vide. Les boîtes avaient été enlevées.

« Jacques ! Jacques ! appela Henri, oubliant de parler bas. Les boîtes ont disparu. Quelqu'un est venu ici après notre passage. Il y a donc du monde sur l'île. »

Lucette, effrayée, regardait autour d'elle.

« J'ai peur de ces gens qui rôdent aux environs et dont nous ne savons rien.

— Ne sois pas stupide, répondit Jacques. Ils travaillent dans les mines. Et puisque ce sont des amis de René, ils sont certainement sympathiques.

« Descendons maintenant par ce puits. Nous verrons bien ce que nous découvrirons. »

Henri étendit la petite carte sur le sol et ils s'agenouillèrent tous autour pour l'étudier.

« Regardez. Ce puits mène juste au centre d'un dédale de passages et de galeries. Nous suivrons cette galerie, là — et il montra un point sur la carte — c'est une sorte

d'allée principale, et «Hé aboutit aux mines situées sous la mer. »

Jacques s'adressa alors *à* Kiki, perché sur son épaule : « Si tu viens avec nous, Kiki, tu dois te taire à tout prix. » Le perroquet parut acquiescer.

Ils s'engagèrent les uns après les autres et descendirent lentement les degrés de l'échelle, le long de ce puits qui paraissait sans fin. Ils n'étaient qu'à moitié chemin qu'ils regrettaient déjà d'avoir entrepris cette expédition. Ils ne pensaient pas que c'était si profond et ils avaient l'impression



de descendre jusqu'au centre de la terre. « Comment vous sentez-vous, les filles ? demanda Henri, quelque peu inquiet.

— J'ai mal aux bras, répondit la pauvre Lucette.

— Arrête-toi quelques instants. Cela te reposera. »

Henri, soudain, fit entendre une sourde exclamation :

« Je touche' le fond. »

Le courage revint parmi la petite troupe et ils eurent vite fait de rattraper Henri.

Avec sa lampe électrique, celui-ci inspectait les alentours.

Le couloir où ils se trouvaient paraissait large. Les parois, la voûte étaient taillées dans du roc couleur cuivre. De cette galerie principale partait une série de passages secondaires, dont certains étaient bouchés par des éboulements.

« Suivons cette galerie, décida Henri. C'est celle que nous avons repérée sur la carte et qui paraît être la galerie principale de la mine.

— C'est curieux comme l'air est respirable ici», fit remarquer Denise.

Elle se souvenait de l'impression d'étouffement qu'elle avait ressentie dans le souterrain de «La Brouillardière».

« II y a sans doute une bonne ventilation, répondit Henri. C'est la première chose à laquelle on pense lorsqu'on creuse une mine. D faut également penser à l'évacuation des eaux qui, sans cela, risqueraient de noyer la mine.

— Je n'aimerais pas être mineur, dit Lucette en frissonnant. Henri, est-ce que nous sommes sous la mer, maintenant ?

— Pas encore, répondit Henri. Nous ne sommes qu'à mi-chemin. Tiens, quelle belle grotte ! »

Le couloir aboutissait en effet à une sorte de vaste pièce qui paraissait avoir été creusée par des hommes. Des marques d'outils étaient apparentes dans le roc et Jacques s'élança avec un cri de joie vers un coin où il ramassa ce qui semblait être la tête d'un petit marteau de bronze.

« Regardez ! cria-t-il aux autres. C'est sûrement un morceau d'outil utilisé autrefois par les mineurs. »

Excités par cette trouvaille, les enfants

se mirent à fureter de tous côtés et Lucette fit une découverte qui les intéressa tous : c'était un bout de crayon jaune vif.

« Savez-vous à qui il appartient ? dit Lucette, les yeux brillants. A René Marchai. Je l'ai vu l'autre jour s'en servir.

— Donc il est venu ici, dit Henri intrigué. Nous avons certainement deviné juste. Il ne s'occupe pas d'oiseaux. Il est venu sur la côte avec sa voiture et son bateau pour être près de ses amis qui exploitent la mine et leur apporter des vivres et du matériel. Ah ! ce René ! Il cache bien son jeu.



— Tu penses qu'il ne va pas raconter toutes ses histoires à des enfants, répliqua Denise.

— Assez parlé, dit Jacques. Continuons notre exploration. »

Le couloir, au bout de quelques mètres, s'incurvait brusquement vers la gauche. Henri sursauta.

Il se souvint que, d'après la carte, ils devaient maintenant se trouver sous la mer. C'était une étrange impression.

« Quel est ce bruit bizarre ? » dit soudain Denise,

Ils s'arrêtèrent pour écouter. On entendait des coups sourds, frappés sans interruption.

« Des mineurs?» demanda Henri. Soudain, il identifia le bruit. « Eh ! Non. C'est la mer qui bat au-dessus de nos têtes. »

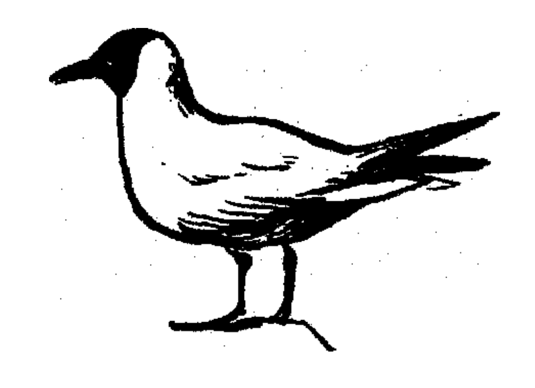
Ils écoutèrent, émus, le son rythmé, incessant. Lucette n'était qu'à moitié rassurée. Il faisait bien noir et ce bruit était impressionnant.

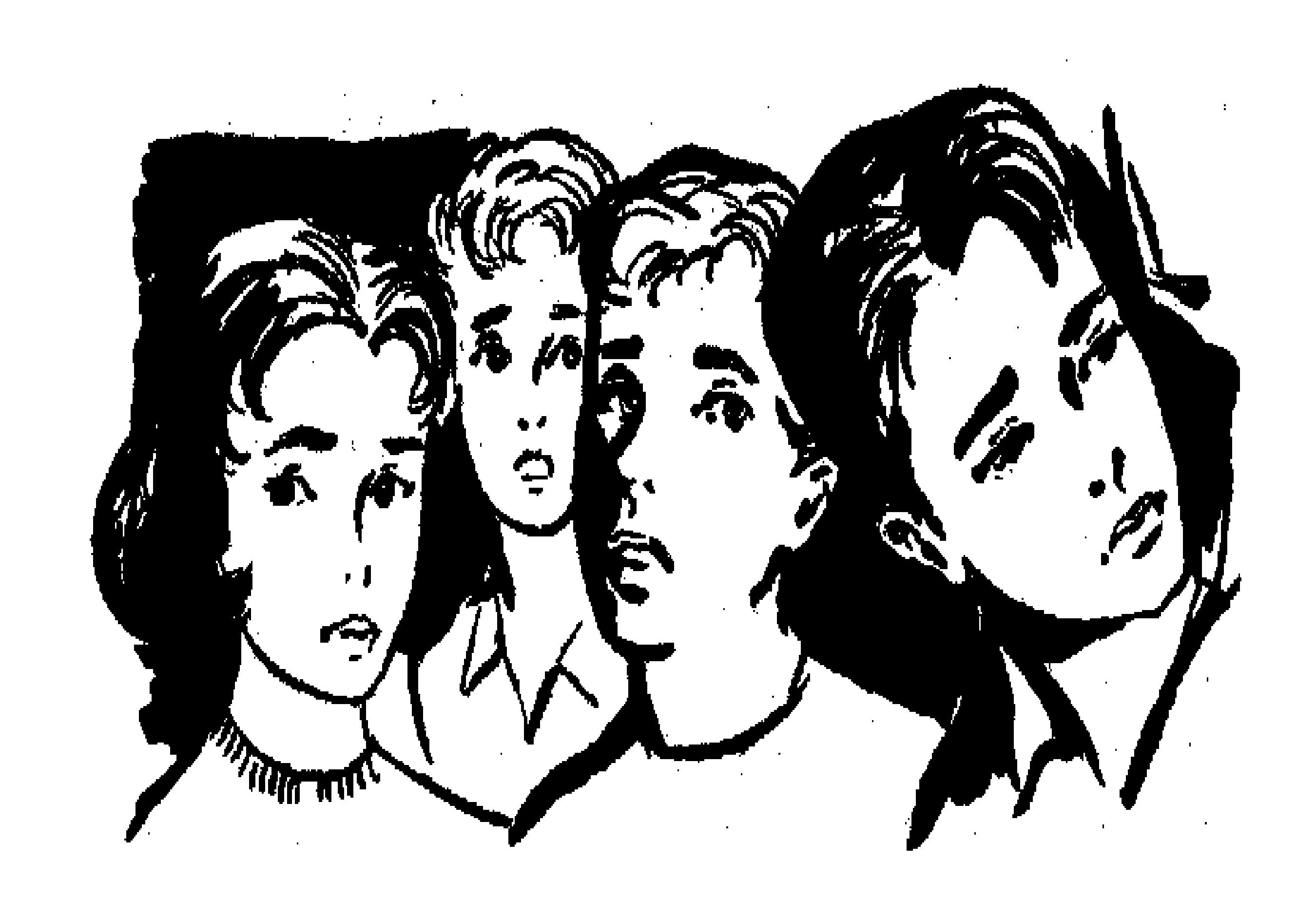
Ils continuèrent leur marche le long du couloir principal, évitant les galeries latérales.

« Si nous quittions la grande allée, nous pourrions nous perdre », dit Henri. Lucette sursauta. Elle n'avait jamais imaginé qu'ils risquaient de s'égarer. Quelle horreur si cela leur arrivait !

Soudain, le couloir fit un coude brusque et, en tournant le coin, les enfants se trouvèrent tout à coup dans une grotte éclairée par une puissante lampe. Ils s'arrêtèrent surpris. Un bruit parvenait à leurs oreilles. Non pas le bruit sourd de la mer, mais un claquement indéfinissable suivi d'un choc, un autre claquement, un autre choc....

« Nous allons sûrement tomber sur des mineurs qui travaillent, murmura Jacques. Restons dans l'ombre. Il faut essayer de les voir sans qu'ils nous aperçoivent. »





CHAPITRE X

Prisonniers sous la terre.

SERRÉS les uns contre les autres, éblouis par l'éclat de la lumière, les enfants examinaient la cave en clignant des yeux.

On n'y voyait rien d'autre que des boîtes et des cartons. Cependant, à quelque distance, on entendait toujours le même bruit bizarre.

« Partons d'ici, murmura Lucette, effrayée.

— Non. Essayons plutôt de suivre cette

galerie, répondit Henri à voix basse, en éclairant de *SSL* lampe l'ouverture d*u0 eau-loir. Peut-être nous rapprochera-t-elle des mineurs ?»

Ils se faufilèrent l'un après l'autre dans l'étroit passage. Soudain, une pierre se détacha et roula sur le sol. Le perroquet éprouva une telle frayeur qu'il poussa un cri et s'envola de l'épaule de Jacques. « Kiki, Kiki, reviens », cria Jacques.

Mais l'oiseau n'obéit pas.

Le garçon remonta en hâte la galerie, butant contre les pierres et sifflant entre ses dents pour rappeler l'animal. Les autres ne s'aperçurent même pas qu'il les avait quittés.

Les événements alors se précipitèrent. Quelqu'un venait rapidement par la galerie; la lumière de sa lanterne tomba sur le groupe des enfants. L'homme qui portait la lanterne s'arrêta net, stupéfait.

« Eh bien, dit-il d'une voix rauque, eh bien, ça, alors ! »

II leva la lanterne au-dessus de sa tête pour mieux distinguer les enfants.

« Fred, cria-t-il, viens donc voir. J'ai fait

une découverte à laquelle tu ne t'attends guère!»

Un autre homme arriva d'un pas rapide, II paraissait grand dans l'ombre. Il laissa échapper une exclamation lorsqu'il aperçut les trois enfants.

« Des gosses I Comment ont-ils pu arriver jusqu'ici ? Est-ce que je rêve ?

— Non» tu ne rêves pas, répliqua le premier. Que faites-vous ici ? dit-il en s'adressant aux enfants. Avec qui êtes-vous ?

— Avec personne », répondit Henri. L'homme fit entendre un gros rire. -

« Allons, pas d'histoires 1 Qui vous a amenés ici, et pour quoi faire ?

— Nous sommes venus tout seuls, en bateau, interrompit Lucette avec indignation.

— Que cherchiez-vous donc ? » demanda Fred en se rapprochant d'eux.

Les enfants pouvaient maintenant distinguer ses traits, qui étaient peu sympathiques. Il avait un bandeau noir sur un œil et de l'autre fixait les enfants avec méchanceté.

« Allons, les gosses, dites-le, pourquoi vous êtes venus ici, répéta-t-il.

— Nous avons trouvé le puits et nous sommes descendus pour voir les mines, dit Henri. Mais soyez tranquilles, on ne vous vendra pas.

— Nous vendre ? Qu'est-ce que ça signifie ? Que sais-tu exactement, toi ? » demanda Fred brutalement.

Henri ne répondit pas. Il ne savait vraiment pas quoi répondre.

Fred fît un signe "à l'autre individu qui vint se placer derrière les enfants. Il leur était maintenant impossible de s'échapper.

Lucette se mit à pleurer. Henri la serra contre lui et, pour la première fois, s'aperçut de l'absence de Jacques. Lucette se retourna pour le chercher du regard et pleura plus fort lorsque, à son tour, elle s'aperçut qu'il n'était pas là.

« Lucette, ne parle pas de Jacques devant les hommes, lui murmura Henri. Si jamais ils nous retiennent prisonniers, Jacques pourra s'échapper et chercher de l'aide. Pas un mot sur lui.

— Qu'est-ce que vous marmonnez tous les deux ? demanda Fred. Ecoute, toi, le garçon. Si tu ne veux pas qu'on fasse du

mal à tes sœurs, tu vas nous dire tout ce que tu sais. Peut-être qu'on vous laissera partir ensuite. »

Le ton de l'homme n'était pas rassurant. Pour la première fois, Henri perçut que le danger pouvait être réel. Aussi se décida-t-il à dévoiler un peu de ce qu'il* connaissait.

« Eh bien, voilà, dit-il à Fred. Nous savons pour qui vous travaillez, comprenez-vous ? Et c'est un de nos amis. Il sera furieux contre vous, si vous nous faites du mal.

— Vraiment, dit Fred d'un ton sarcastique. Et comment s'appelle-t-il, cet ami extraordinaire ?

— René Marchai, prononça Henri, persuadé que ce nom ferait un grand effet sur les hommes.

— René Marchai ? répéta Fred avec moquerie. René Marchai ? Connais pas.

— Comment ? vous le connaissez, bien sûr, puisqu'il vous ravitaille et vous fait des signaux. Vous savez bien, répéta Henri d'un ton désespéré, René Marchai et son bateau, *L'Albatros*. »

Les deux hommes regardèrent les enfants avec attention.

Puis ils parlèrent entre eux, dans une langue étrangère. Ils semblaient intrigués.

Enfin Fred prit la parole.

« Nous ne connaissons pas René Marchai. Vous a-t-il dit que nous étions ses amis ?

— Oh ! non. Nous l'avons seulement deviné.

— Eh bien, vous vous êtes trompés. Venez avec nous. Nous allons vous mettre quelque part en sûreté jusqu'à ce que nous ayons décidé ce que nous ferons d'enfants comme vous qui mettent leur nez partout. »

Dans une des galeries se trouvait une porte; Fred l'ouvrit et poussa les enfants devant lui

Ils pénétrèrent dans une cave meublée d'une table et de bancs. Fred posa sa lanterne sur la table.

« Vous êtes à l'abri ici, bien à l'abri, répéta-t-il avec un horrible sourire. Et soyez tranquilles, on ne vous laissera pas mourir de faim. »

II sortit et verrouilla la porte derrière lui

Les enfants entendirent son pas s'éloigner.

Lucette pleurait toujours.

« Ne pleure pas, Lucette, dit Henri, essayant de paraître insouciant. C'est un coup de malchance. Jacques est sans doute en sécurité. Il va chercher de l'aide pour nous. »

Mais Jacques était loin d'être en sécurité.

Il avait tourné dans les galeries, retrouvé son perroquet, et avait fini par se perdre. Sans la carte, qu'Henri avait conservée, il n'avait aucun moyen de retrouver l'allée centrale.

Il criait de temps en temps, de toute la force de ses poumons; seul l'écho lui répondait.

Les trois autres, enfermés dans leur prison, restaient silencieux. Lucette, appuyée sur la table, dormait la tête sur les bras. Denise, étendue sur un banc, ne parvenait pas à trouver le sommeil.

« Henri, il faut que nous nous échappions.

— C'est facile à dire, répondit Henri amer, mais la porte est solide et bien fermée.

— J'ai une idée, Henri, dit Denise après

un moment de réflexion. Quand les hommes reviendront pour nous apporter à manger, nous ferons semblant d'étouffer. Ils penseront que la ventilation est mauvaise. Si Fred nous laisse aller dans le couloir pour respirer, tu en profiteras pour donner un coup de pied à sa lanterne. Dans l'obscurité, nous arriverons à nous échapper. »

Henri regarda sa sœur avec admiration.

« Ton idée me paraît excellente. Il faut essayer.»

Ils réveillèrent Lucette pour la mettre au courant.

« Pendant que j'ai le temps, continua Henri, il faut que je trouve l'emplacement de notre prison sur la carte pour savoir vers quelle galerie nous diriger, dés que nous aurons éteint la lanterne de l'homme. »

Tout se passa comme ils l'avaient prévu.

Lorsque Fred. tira le verrou et ouvrit la porte, un étrange spectacle s'offrit à lui. Henri paraissait étouffer et tomba de son banc en roulant. Denise tenait sa tête entre ses mains et faisait entendre des bruits bizarres. Lucette semblait avoir mal au cœur et gémissait.



« Que se passe-t-il ? demanda Fred.

— De l'air, de l'air ! J'étouffe », balbutia Henri.

L'homme ouvrit la porte du couloir. Henri qui guettait l'instant propice se leva, buta contre l'homme comme s'il titubait et, d'un rapide coup de pied, envoya la lanterne rouler par terre en se brisant. Dans l'obscurité, il saisit les mains des deux filles effrayées et s'élança vers la gauche.

Fred hurlait dans le noir. « Charlie, hé, Charlie, apporte une lampe, vite. Ces sales gosses ont filé ! »

Pendant ce temps, les enfants couraient

le plus vite qu'Os pouvaient, Henri s'assurant avec sa lampe qu'ils étaient dans la bonne direction.

« Pouvons-nous nous reposer un instant? haleta Lucette.

— Pas question. Les hommes vont nous poursuivre dès qu'ils auront une lampe. Dépêchons-nous. Il n'y a pas une minute à perdre. »

En effet, ils ne tardèrent pas à entendre des cris derrière eux.

Ils atteignirent enfin le puits. Lucette commença à gravir l'échelle, suivie par Denise. Henri était le dernier. Brusquement les cris s'arrêtèrent. Que se passait-il ?

Il était arrivé une chose extraordinaire. Le perroquet, à l'oreille fine, avait perçu au loin tout ce tumulte et il s'était mis à crier :

« Ah 1 Ah ! As-tu bien déjeuné ? Ferme la porte, imbécile ! Bonjour, mon oncle. »

Les hommes entendant une voix pensèrent que les enfants s'étaient perdus.

« Ils crient au secours, dit Fred.

— Laisse-les crier, ça leur apprendra, répondit méchamment Charlie. Ils finiront par mourir de faim.

— Non, on ne peut pas faire cela, dit Fred. Allons à leur recherche. »

La voix du perroquet se fit entendre de nouveau :

« Bonjour, mon oncle. Ferme la porte, imbécile !»

Les deux hommes se regardèrent interloqués.

"Soudain la voix se tut. Jacques et Kiki avaient pris une autre galerie et le perroquet était redevenu silencieux.

« On n'entend plus rien, fit remarquer Fred. Ils ont dû retrouver leur chemin. Viens vite vers le puits, Charlie, Nous ne pouvons pas nous permettre de les laisser s'échapper. »

Lorsqu'ils y parvinrent, les enfants étaient presque en haut Ils étaient épuisés. Mais, sentant qu'on les poursuivait, Henri ne laissa pas aux filles **un** moment de répit

« Vite, dit-il. Les hommes sont derrière nous. Courons vers le bateau. Il ne faut pas qu'ils nous rattrapent. »

La nuit tombait. Ils se hâtèrent jusqu'au bateau, qui, Dieu merci, était toujours là.

« Je ne veux pas partir sans Jacques»,

répétait Luette» folle d'inquiétude pour son frère bien-aimé»

Henri la bouscula et la fit monter sur le bateau.

« Écoute, Lucette, nous ne pouvons pas perdre un instant. Dépêche-toi. Nous allons chercher de l'aide et revenir sauver Jacques. Mais il faut à tout prix partir d'ici. »

Ils eurent la chance de retrouver la passe, dans l'obscurité, et à l'aide des rames et de là voile, ils atteignirent la côte sans encombre.

Henri tremblait sur ses jambes en sortant du bateau et les filles étaient épuisées.

Ils furent accueillis par tante Pauline, pâle d'anxiété.

«Où étiez-vous donc ? J'étais affreusement inquiète. Je ne me sens pas bien du tout. »

Elle avait en effet très mauvaise mine et paraissait souffrante.

« Pauvre tante, dit Henri affectueusement. Excusez-nous de vous avoir causé tant de soucis.

— Je me sens un peu mieux maintenant. Je vais aller me coucher.

— Je vous accompagne, ma tante, dit Denise en lui prenant le bras.

— Surtout ne lui dis pas que Jacques est resté là-bas, lui chuchota Henri à l'oreille. Elle serait trop inquiète. »

Pendant que Denise s'occupait de tante Pauline, Henri alla voir si Jojo était rentré. Heureusement, il n'était pas encore là. Il ne saurait pas qu'on avait utilisé son bateau.

Denise redescendit et prépara quelque chose à manger. Ils étaient tous les trois affamés, même Lucette. Après avoir discuté de ce qu'il convenait de faire, ils tombèrent d'accord sur la nécessité de mettre René Marchai au courant. II irait certainement à la recherche de Jacques et pourrait peut-être le sauver avant que les hommes l'aient trouvé.

« Ils seront fous furieux de nous avoir laissés échapper et ils risquent de se venger sur Jacques.» Denise avait à peine prononcé ces mots qu'elle le regretta en voyant l'expression terrifiée de Lucette.

« Henri, va trouver René, va-t'en vite, supplia la fillette. Si tu ne pars pas tout de suite, j'y vais moi-même.

— Tu es folle, répondit Henri en se levant. Tu te perdrais dans le noir sur la falaise et tu tomberais dans la mer. Je file. A tout à l'heure. »

En partant dans la direction de la hutte de René, il vit au loin les phares de la voiture de Jojo qui rentrait à la maison. Il se dépêcha afin de ne pas être reconnu.

« René va faire une drôle de tête en me voyant arriver. Il 'se demandera qui peut bien frapper à sa porte au milieu de la nuit. »

Mais, hélas ! René n'était pas là quand Henri, enfin, pénétra dans la petite maison.





CHAPITRE XI

Une conversation avec René et une surprise.

HENRI se sentit désemparé. Il ne lui était jamais venu à l'esprit que René pourrait ne pas être chez lui. Que faire, maintenant ?

Il s'assit sur un tabouret et essaya de trouver une solution. Mais il était si fatigué que les idées semblaient le fuir.

« Que faire ? Que faire ?» se répétait-il sans arrêt, mais son cerveau vide ne donnait aucune réponse.

Il faisait noir dans la cabane. Et tout à

coup, à la grande surprise d'Henri, une lumière rouge apparut dans lé fond. Elle disparut, puis revint, et ainsi pendant quelques instants. Henri se leva et, en approchant, il vit que c'était une ampoule placée à côté du poste de radio, qui s'allumait et s'éteignait. Il tourna un bouton, tomba sur une émission de musique, puis en tournant un autre bouton il entendit du morse. A ce moment-là, il découvrit, caché par le poste, un petit téléphone. Il prit le récepteur et entendit immédiatement une voix qui résonnait.

«'Y2 appelle, disait la voix. Y 2, Y2 appelle. »

Henri écoutait, abasourdi. Il décida de répondre.

« Allô, qui êtes-vous ?»

Il y eut un silence.

Evidemment Y 2 était surpris. Une voix précautionneuse se fit entendre :

« Qui parle ?

— Un garçon appelé Henri Lefèvre, répondit Henri. Je suis venu voir René Marchal, mais il n'est pas là.

— Qui, dites-vous ? demanda la voix.



— René Marchal ! Il n'est pas là, répéta Henri. Mais vous, qui êtes-vous V Avez-vous un message pour René ? Il ne va pas tarder à revenir, je pense

— Depuis quand est-il parti ? demanda ; Y 2.

— Je ne sais pas. Attendez. J'entends du bruit. Le voilà, je crois. »

René pénétra dans la cabane, sa lampe électrique allumée. Lorsqu'il aperçut Henri, sa surprise fut telle qu'il resta cloué sur place.

« Oh ! René, cria Henri joyeusement, quelle chance de vous voir revenir ! Dépêchez-vous,

on vous demande au téléphone, M Y 2» je crois.

— Tu lui as donc répondu ?» dît René, an comble de l’ébahissement. Il s'empara du récepteur et parla d'une voix brève :

« Allô, est-ce vous ? Y 2 ? Ici L4. »

On lui demandait sans doute qui avait répondu.

« Un garçon qui habite dans les environs, dit René. Quelles sont les nouvelles? » Et Henri n'entendit plus que : « Oui. — Naturellement. Je vous le dirai. — Merci. — Non. — Rien encore. Au revoir. »

II remit le téléphone en place et se tourna vers Henri,

« Écoute, mon garçon, dit-il d'un air sévère. Quand je suis absent, j'aimerais bien que tu ne te mêles pas de mes affaires. Compris ? Et puis, pour quelle raison es-tu venu jusqu'ici en pleine nuit ? Je voudrais bien le savoir.

— René, dit Henri, sans répondre directement à la question, est-ce que ce crayon est à vous?»

René contempla le morceau dé crayon jaune que lui tendait Henri.

« Oui, il est à moi. Mais je ne pense pas que tu sois venu au milieu de la nuit pour me rendre ce bout de crayon. Que se passe-t-il ?

— René, je vous en prie, ne soyez pas fâché, dit le pauvre Henri. Nous avons découvert votre secret, ce que vous faites ici, pourquoi vous allez sur l'Ile- et tout le reste. »

René, complètement ahuri* regardait Henri. Il pinça les lèvres, sa voix se fit dure et sifflante.

« Mais que veut dire tout cela ? Quel est ce « secret » et le « reste » ?

— Eh bien, commença Henri avec désespoir, nous savons que vous et vos amis essayez d'exploiter les mines de cuivre; nous avons été explorer l'île avec le bateau de Jojo, et nous sommes descendus dans la mine, c'est là que nous avons trouvé votre crayon. »

Tandis qu'il parlait, l'expression de René s'adoucissait et même une petite lueur de gaieté apparut dans ses yeux.

« Mais, dit soudain René, tu n'es tout de même pas venu jusqu'ici à cette heure indue

pour me raconter cette drôle d'histoire. Alors qu'y a-t-il ?

— Je suis venu vous demander conseil. Nous avons pu échapper à vos amis, mais Jacques est resté là-bas, avec Kiki, dit Henri. Et nous sommes très ennuyés. Il peut se perdre dans toutes ces galeries de mine, ou bien vos amis, furieux de nous avoir laissés partir, voudront peut-être lui faire du mal… ! »

René l'interrompit avec brusquerie.

« Jacques est resté là-bas, dis-tu, seul, dans les mines ! Grands dieux. Pourquoi ne



le disais-tu pas tout de suite? C'est très grave. »

René paraissait furieux et bouleversé. Il se dirigea vers le poste de radio, tourna des boutons et commença une conversation en morse à laquelle Henri ne comprit rien.

Puis René revint vers le garçon.

« Viens vite au bateau, lui dit-il simplement. Dépêchons-nous.»

Eclairés par le faisceau de la lampe électrique, ils descendirent dans le creux du rocher où le bateau était amarré.

René le poussa vers la mer et soudain laissa échapper un juron.

« Qui a pu faire cela ? »

II éclairait le fond du bateau et Henri vit avec horreur que Ton y avait donné de tels coups de hache que des trous énormes laissaient entrer l'eau à flots. René tira le bateau sur le sable.

« Soupçonnes-tu quelqu'un ? demanda-t-il à Henri.

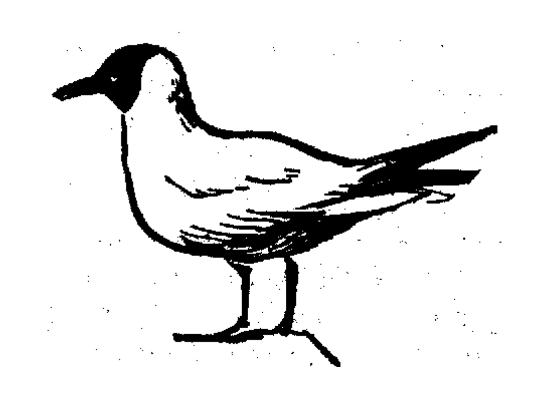
— Bien sûr que non. Qui a pu faire cela, René? C'est une catastrophe !

— De toute façon, le bateau est inutilisable jusqu'à ce qu'il soit réparé. Et cependant,

il faut que allions à l’ile aux Mouettes coûte que coûte. Nous allons prendre Je voilier de Jojo. Mais attention, mon garçon. D ne doit se douter de rien, II y a trop de gens qui se mêlent de nos affaires» en ce moment. Je n'aime guère cela. »

Ils coururent le long de la falaise. Le pauvre Henri était si fatigué qu'il avait de la peine à suivre René,

Ils arrivèrent sur la plage, à l'endroit où Jojo amarrait son bateau. Une désagréable surprise les attendait là : le bateau de Jojo avait disparu.





CHAPITRE XII

Un autre passage secret.

APRÈS le départ d'Henri, Lucette et Denise essayèrent de coudre pour s'occuper. Mais les mains de Lucette tremblaient si fort qu'elle se piquait sans cesse.

« Laissons cela, dit Denise. Je vais aller prévenir oncle Vincent que tante Pauline est couchée. Viens avec moi, Lucette. »

Elles frappèrent à la porte du bureau, entrèrent, et Denise mit son oncle au courant du malaise de tante Pauline. Avant de repartir, elle demanda :

« Oncle Vincent, vous n'avez pas d'autres

cartes de l'île aux Mouettes montrant des galeries souterraines.

— Non, répondit son oncle. Mais j'ai là, quelque part, un livre sur « La Brouillardière». C'était autrefois un repaire de contrebandiers. Je crois qu'il y avait un passage secret qui menait à la mer.

— Il existe encore, dit Denise. Nous le connaissons. »

Son oncle fut intéressé par cette découverte.

« Vraiment, il existe encore ! C'est extraordinaire. Je pensais qu'il s'était écroulé. Les couloirs taillés dans le roc durent des siècles. Mais celui qui passe sous la mer doit être inondé depuis longtemps. Il allait jusqu'à l'île aux Mouettes. »

Muettes de surprise, les deux filles regardèrent fixement le vieil homme. Denise fut la première à se ressaisir.

« Onde Vincent, vous pensez vraiment qu'il y a un autre passage secret, sous la mer, et qui irait jusqu'à File ? Elle paraît si éloignée !

— Pourtant, je crois bien qu'il a existé. On en parle dans le livre. »

II leur tendit un vieux volume, tout fané.

Denise s'en empara et quitta la pièce en le remerciant.

Elles entendirent alors la voix d'Henri dans l'entrée. Lucette sauta de joie. Jacques devait être là également. Comme ils s'étaient dépêchés, René et lui !

Elle courut vers la porte. Hélas ! Elle ne vit que René et Henri.

« Où est Jacques ? cria-t-elle. Avez-vous pu le sauver ?

— Le bateau de René est hors d'usage, répondit tristement Henri, en entrant dans le salon. Nous avons voulu prendre celui de Jojo, mais il n'est plus là. Je suppose que Jojo est à la pêche. Nous ne pouvons pas bouger et nous ne savons que faire. »

Les yeux de Lucette se remplirent de larmes. Il y eut un silence.

Soudain, Denise se rappela le livre et raconta que son oncle lui avait parlé d'un passage sous la mer.

René parut passionnément intéressé.

« Prête-moi ce livre », demanda-t-il.

Denise le lui tendit René le parcourut, tournant les pages lentement. Il examina

de très près une vieille carte, puis une autre, et brusquement, il posa cette question étrange :

« Votre puits est-il profond ?

— Le puits ? répondit Henri étonné. Oh 1 oui, très profond, autant que le puits de mine de l'île, je crois. Il descend au-dessous du niveau de la mer, mais l'eau n'est pas salée, bien sûr.

— Écoutez-moi, fit René, déchiffrant encore quelques mots dans le livre. Le couloir qui passe sous la mer part de votre puits. »

Les enfants s'exclamaient. Un passage secret dans le fond du puits. Quelle chose extraordinaire !

« Mais il y a de l'eau au fond du puits, fit remarquer Henri. On ne peut pas entrer dans un couloir sous Peau.

— Evidemment, répondit René. L'entrée du passage est au-dessus du niveau de l'eau. Il doit y avoir des marches qui y mènent.

— Oh ! René, descendons maintenant.

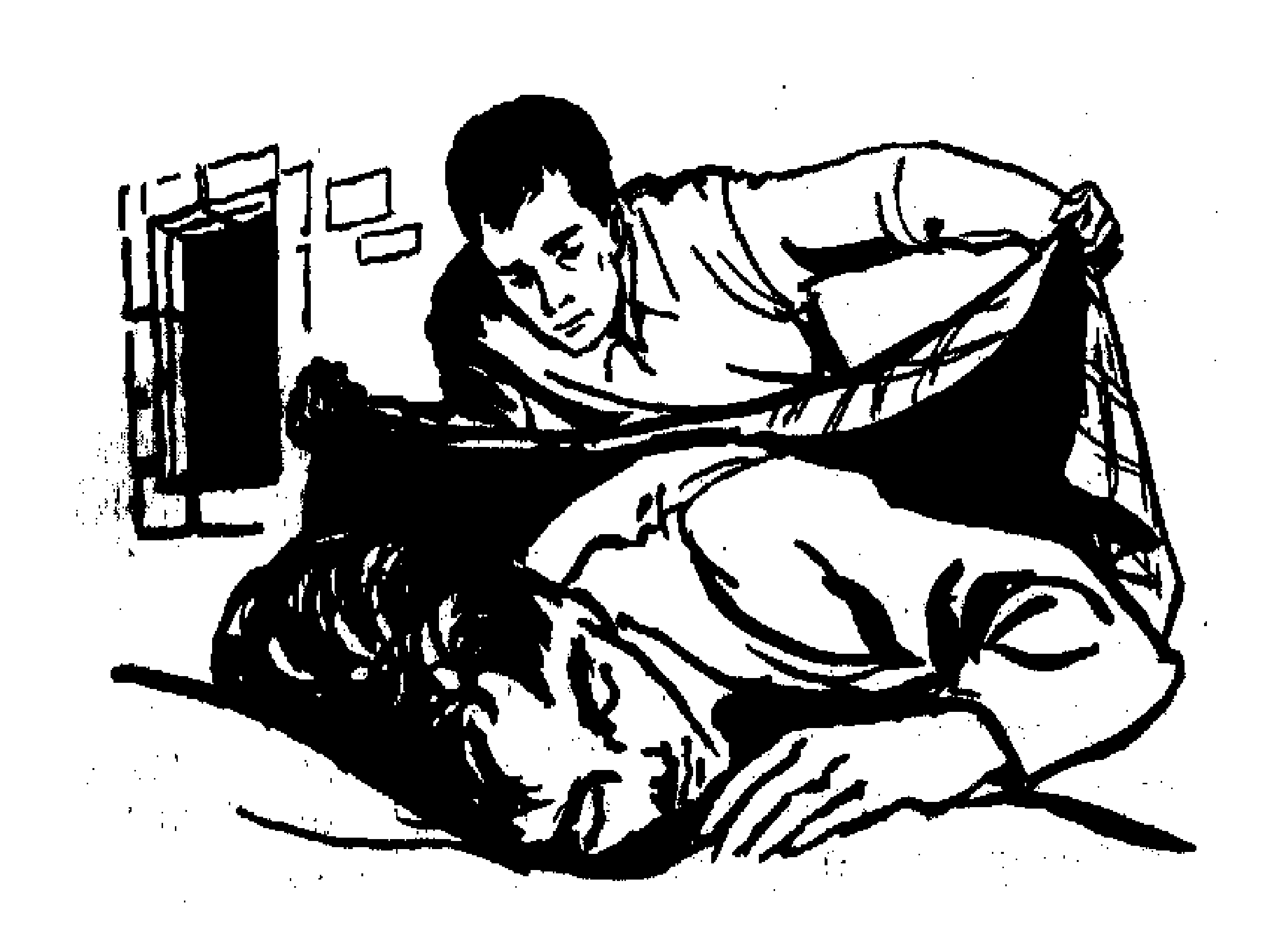
— Il n'en est pas question, répliqua René. C'est impossible dans l'obscurité. Vous avez eu assez d'aventures pour aujourd'hui. Tout le monde va maintenant se coucher.

—Et Jacques ? interrogea Lucette, avec anxiété.

— Nous ne pouvons plus rien faire pour lui ce soir, lui répondit René affectueusement, mais avec fermeté. Il faut maintenant se reposer. Henri, je vais coucher dans la tour avec toi. »

Ils montèrent ensemble et Henri ne fut pas plus tôt sur son lit qu'il s'endormit, sans s*être même déshabillé. René sourit en le regardant.

Il tira une couverture sur le garçon et



s'assit au bord de la fenêtre pour réfléchir.

Il lui paraissait impossible que le passage secret sous la mer pût être encore praticable. Une simple fente et la mer s'y engouffrait. On verrait bien. René se coucha à son tour et s'endormit.

Il fut réveillé par Henri qui le secouait.

« René, il est l'heure d'aller déjeuner. Il faudra ensuite trouver le passage. Dépêchez-vous. »»

Ils descendirent rejoindre les filles qui préparaient le café et le pain grillé.

« Où donc est Jojo ? demanda Henri.

— Il n'est pas encore revenu de la pêche », répondit Denise.

Le petit déjeuner terminé, ils se précipitèrent tous vers le puits. René se pencha sur la margelle et braqua sa lampe électrique sur la paroi verticale.

« Si vraiment rentrée du passage secret est là, il devrait y avoir une échelle.

— Regarde, dit-il soudain à Henri. Vois-tu ces crampons de fer le long du mur ? Ils tiennent lieu d'échelle. Allons, il n'y a qu'à descendre. Je passe le premier. Denise, guette l'arrivée de Jojo. »

Le premier crampon était trop bas. Il fallut chercher une corde que l'on fixa solidement à l'un des montants du puits. René s'y laissa glisser et atteignit le premier barreau.

« Tout va bien, dit-il. À ton tour, Henri. Surtout, fais attention de ne pas glisser. »

Les filles les regardèrent disparaître l'un après l'autre, et frissonnèrent.

« Ça n'est pas agréable de rester ici, mais ce serait encore pire d'aller avec eux, je crois », dit Denise.

La descente parut interminable à René et à Henri, En fait, elle dura presque une heure.

Enfin, la lampe que René avait fixée, tout allumée, à sa ceinture, éclaira une eau noire. Il avait atteint le fond du puits.

« Nous y sommes ! cria triomphalement René. Il s'agit maintenant de trouver l'entrée de la galerie. » -

Ce fut chose facile, car là, dans la paroi, s'ouvrait «n trou rond, comme l'ouverture d'un tunnel. René s'y introduisit.

Le sol était humide et l'odeur nauséabonde.

« Cependant il y a de l'air frais, pensa

René. Dans le puits, j'ai senti un perpétuel courant d'air. Cela doit former une sorte d'aération qui conserve l'air pur. »

Henri avait rejoint René et tous deux s'engagèrent sur la route la plus étrange qui soit : un sentier sous la mer.

Tantôt étroit, tantôt plus large, le chemin montait et descendait. Dans les pentes les plus raides, ils trouvèrent des marches taillées dans le roc, mais si glissantes qu'ils tombèrent l'un après l'autre.

Il faisait très chaud et par moments l'air se raréfiait tant que nos voyageurs haletaient. Cependant, ils marchaient toujours.

Henri avait l'impression de rêver. Il le dit à René.

« Non, non» tu ne rêves pas. Mais l'air est bizarre. Veux-tu que je te pince ? demanda René>

— Je pense que cela me ferait du bien », répondit Henri.

René le pinça si fort que le garçon poussa un cri.

« Maintenant, me voilà bien éveillé. Je suis sûr que je ne rêve pas !-»

Soudain René s'arrêta.

« Qu'est-ce que c'est ?»

Il braqua sa lampe : devant eux, un éboulement barrait la route. Heureusement, ils arrivèrent à pousser le plus gros rocher et purent passer.

Bientôt Henri remarqua que la roche prenait une teinte rougeâtre,

« Pensez-vous que nous approchions des mines? demanda-t-il.

— Oui, sans doute, répondit René. Je n'ai aucune notion du temps. Il me semble que BOUS marchons depuis des heures. En tout cas» nous devons approcher de l'île, maintenant.



A propos, as-tu pris la carte avec toi ? J'ai oublié de te le recommander. Nous allons bientôt en avoir besoin.

- Oui, elle est dans ma poche, dit Henri. Regardez, on dirait que In galerie s'élargit. »

En effet, elle aboutissait à une soi le de grande pièce, sans don le l'extrémité de la mine.

« Eh bien, nous y voilà enfin ! soupira René.

« A partir de maintenant dit-il à voix basse, nous ne devons plus faire de bruit. Il faut essayer de retrouver Jacques sans attirer l'attention. »

Henri fut surpris.

« Mais, René, remarqua-t-il, pourquoi ne pas aller trouver vos amis et leur demander tout bonnement ce qu'ils ont fait de ce vieux Rouquin ? Je ne comprends pas ces cachotteries.

- J'ai mes raisons, répondit René. Et je te prie de m'obéir, même si tu ne comprends pas. Donne-moi la carte. »

Ils retendirent sur un rocher plat et se penchèrent pour repérer l'endroit où ils se trouvaient.

Henri expliqua à René le chemin qu'ils avaient parcouru avec Jacques et les filles.

« Bien, dit René, satisfait. J'ai une idée nette de la direction à suivre. Marche le plus silencieusement possible. Nous allons essayer de trouver l'allée centrale. C'est par là que nous avons le plus de chances de retrouver Jacques. »

René marchait en avant, sa main posée sur la lampe électrique pour en atténuer l'éclat.

« Chut ! fit-il soudain en s'arrêtant net. On dirait des bruits de pas. »

II éteignit la lampe.

Ils écoutèrent sans bouger.

L'obscurité était impressionnante; on entendait le grondement sourd de la mer. Henri crut discerner le bruit d'un pied heurtant un caillou. Puis, plus rien que le silence.

Ils se remirent en marche.

Mais bientôt, le bruit se fit de nouveau entendre, cette fois très proche. Quelqu'un respirait tout près. René retint son souffle pour mieux écouter.

Mais l'autre personne en faisait sans

doute autant de son côté» car il y eut un silence complet

René fit quelques pas sans bruit, suivi d'Henri. Le couloir formait un coude à cet endroit. René avançait à tâtons, la main sur la paroi. Mais au moment où René atteignait de sa main 'l'angle du mur, il sentit le contact d'une autre main qui tâtonnait en sens inverse. Puis, avant qu'Henri ait pu réaliser ce qui se passait, il entendit des cris» et sentit que René se battait violemment avec quelqu'un, devant lui.





CHAPITRE XIII

Une trouvaille et une rencontre extraordinaires.

PENDANT ce temps, qu'était-il advenu de Jacques et de Kiki ? Le pauvre Jacques, épouvanté, le perroquet désespérément accroché à son épaule, avait erré de galerie en galerie. Il arriva soudain à un endroit où la voûte était percée d'un trou rond, et il comprit qu'il était au fond d'une autre descente de mine. Son cœur battit à tout rompre.

« Me voilà sauvé» pensa-t-il, je peux remonter à l’air libre. »

Hélas ! c'était un faux espoir. Si autrefois avait existé une échelle ou une corde quelconque, il n'y avait maintenant plus trace de rien. La paroi n'offrait aucune aspérité qui pût permettre de remonter.

C'était horrible de voir tout là-haut le ciel et la lumière et d'être retenu dans ce souterrain sans aucun moyen d'en sortir.

Lorsque Jacques se fut remis de cette terrible déception, il réfléchit :

« Voyons, j'ai l'impression que depuis que je marche je n'ai pas cessé de tourner en rond. Et pourtant, tous les puits sont dans l'Ile elle-même. Or, avec les autres, noua étions sous la mer. Je suis donc sans doute revenu sur mes pas. Je me souviens que toutes les galeries partaient d'un couloir central. Il me faut le retrouver. »

Il avançait en trébuchant à chaque pas, et se heurta plusieurs fois à des éboulements qui l'obligèrent à rebrousser chemin.

Exténué, il, s'assit, le dos au mur, et tomba dans une sorte d'engourdissement qui dura une ou deux heures. En s'éveillant,

il ne se rappelait plus où il était. Ses terreurs lui revinrent en même temps que le souvenir de son aventure.

« Allons, ne perdons pas la tête, se dit-il à lui-même. Il faut continuer à marcher et je finirai bien par arriver quelque part. » Soudain il déboucha dans le couloir central. Il s'arrêta net.

« Est-ce que cela ne serait pas la grande galerie que nous avons repérée sur la carte? Peut-être. Si seulement ma lampe éclairait mieux. Pourvu qu'elle ne s'éteigne pas ! » C'est à ce moment précis qu'il lui sembla entendre un bruit au loin.

« J'ai l'impression d'entendre le même bruit de machine que lorsque j'étais avec les autres. Peut-être qu'ils ne sont pas loin.»

Le garçon avança en rampant. Il atteignit une galerie qui tournait à angle droit. Et, tout à coup, il se trouva de nouveau devant la grotte brillamment éclairée. Lorsqu’il l'avait vue, elle était vide. Maintenant, des hommes s'y trouvaient. Ils étaient en train de vider des caisses. Jacques les observa, et essaya de deviner ce qu'ils sortaient

des caisses. Il était caché par un gros rocher.

« Ouf ! cela fait du bien de voir âne vraie lumière. Abrité comme je le suis, on ne peut pas me voir. »

Kiki était absolument silencieux, il était fasciné par la lumière.

Les caisses que vidaient les hommes contenaient des boîtes de conserves de viande et de fruits. Jacques se sentit affamé en les voyant; il y avait bien longtemps qu'il n'avait mangé.

Les hommes ouvrirent des boîtes, en vidèrent le contenu dans leurs écuelles d'aluminium et commencèrent leur repas tout en bavardant. Jacques ne pouvait saisir ce qu'ils disaient. II avait une telle faim qu'il était sur le point d'aller leur demander un peu de nourriture.

Mais leur aspect n'était pas engageant. Ils avaient le torse nu à cause de l'extrême chaleur qui régnait dans les mines.

Lorsque les hommes eurent fini de manger, ils s'en allèrent par une galerie située à l'extrémité de la cave.

Maintenant, la grotte était vide et le bruit

de machine reprit. Évidemment, les hommes se remettaient au travail.

Jacques sortit de sa cachette et gagna, courbé en deux, la cave illuminée. La lumière venait de trois lampes accrochées au plafond. Jacques inspecta les boîtes de conserves ouvertes par les hommes. Il y trouva quelques restes, un peu de viande et des miettes d'ananas. Il eut vite fait d'avaler ce repas qui, bien qu'assez maigre, lui parut meilleur que tout ce qu'il avait

jamais mangé.

Il voulut ensuite aller voir ce que faisaient les hommes. Il pénétra dans la galerie qu'ils avaient prise et déboucha dans une seconde cave. Ce qu'il y vit l'étonna RU plus haut point.

Il y avait là douze hommes affairés devant des machines qui ronflaient et cliquetaient dans un vacarme assourdissant.

« Que de machines t se dit Jacques. Comment diable ont-ils pu les descendre jusqu''ici ? Sans doute en pièces détachées. Grands dieux, quel bruit!»

L'un des hommes s'essuyait le front du revers de sa main et se dirigea vers l'endroit

ou Jacques se tenait dans l'ombre. Le garçon s'enfonça dans un creux pour laisser passer l'homme. Lorsque celui-ci revint, il tenait à la main un quart plein d'eau. Jacques, le dos appuyé à la paroi, attendit que l'homme se fût éloigné. Mais, sans que rien le laissât prévoir, le mur, soudain, parut céder sous le poids du garçon et Jacques glissa en arrière : il s'était adossé, non pas à un mur, mais à une épaisse porte en bois qui ouvrait sur une sorte de petite chambre.

Des pas retentirent dans la galerie. Jacques entra précipitamment dans la pièce et referma la porte derrière lui. Les pas s'éloignèrent. Jacques alors alluma de nouveau sa lampe et inspecta les lieux. Le sol était recouvert de paquets, solidement ficelés, formés de rectangles de papier empilés et rangés par taille et par couleur. Intrigué, le garçon prit un paquet pour l'examiner de près. Ses yeux s'arrondirent d'étonnement ; il tenait dans ses mains une épaisse liasse de billets de banque ! Le sol était jonché de ces paquets qui représentaient un trésor inestimable.



« Ce n'est pas possible, je rêve, pensa Jacques en se frottant les yeux. Dans un instant, je vais me réveiller. »

Mais Jacques n'eut pas à se réveiller pour la bonne raison qu'il ne dormait pas.

Ahuri, il regardait cette fortune fabuleuse. A qui pouvait-elle appartenir ?

Il était tellement absorbé par la contemplation de cet extraordinaire spectacle, qu'il n'entendit pas quelqu'un approcher de la porte.

Un homme l'ouvrit brusquement. Lorsqu’il aperçut le garçon, il s'arrêta stupéfait,

ouvrit la bouche, la referma sans proférer une parole. Les yeux hors de la tête, il attrapa le pauvre Jacques par le col et le fit sortir en le poussant devant lui sans ménagement.

« Regardez, regardez, cria-t-il aux hommes qui travaillaient aux machines. Voilà ce que je viens de trouver dans la réserve. »

D'un coup, les machines stoppèrent. Les hommes entourèrent Jacques. L'un d'eux s'avança menaçant. C'était Fred. Il avait un air méchant qu'accentuait encore le bandeau noir qui lui cachait un œil.

Il secoua Jacques avec une telle violence que le garçon en perdit la respiration et tomba sur le sol lorsque^ l'homme le lâcha. .

« Où sont les autres ? hurlait Fred. Qu'est-ce que vous cherchez tous ? Avec qui êtes-vous ? Dis tout ce que tu sais, sans cela, gare à toi !

— Je ne sais pas où sont les autres, répondit Jacques. Nous étions quatre, deux garçons et deux filles. Je les ai perdus dans les galeries.

— Qui d'autre était avec vous ? Des gosses comme vous n'étaient sûrement pas seuls.

— Si, si, je vous assure, affirma Jacques.

C'est en cherchant les autres que j'ai trouvé tout cet argent. A qui appartient-il donc ? »

Les hommes firent entendre des grognements menaçants. Jacques, anxieux» scrutait les visages qui l'entouraient. Celui de Fred était congestionné.

« Il y a quelque chose dans l'air », dit-il.

Les autres approuvèrent.

Il se retourna vers Jacques :

« Toi, mon garçon, tu en sais bien plus long que ce que tu dis. Alors, tu vas tout nous raconter, sans quoi tu pourrais bien ne jamais revoir la lumière du jour.

Compris ? »

Jacques, hélas ! n'avait que trop bien compris. 11 se mit à trembler.

« Je vous assure que vous vous trompez, dit-il avec désespoir. Tout ce que nous sa-vous, c'est que des gens travaillent dans ces mines pour chercher du cuivre et que René Marchai les ravitaille régulièrement. Je -ne sais rien d'autre, je vous le jure.

— René Marchal ? Les autres gosses

aussi ont parlé de lui. Qui est donc ce René Marchal ? »

Jacques était intrigué.

« Est-ce que ce n'est pas son vrai nom ?

demanda-t-il.

— Son vrai nom ? répondit Fred menaçant, c'est toi qui vas nous le dire.

— Je pense que le meilleur moyen de le faire parler est de renfermer sans rien lui donner à manger, proposa Charlie. Ou peut-être de lui administrer une bonne correction. »

Jacques devint pâle, mais se raidit pour ne pas montrer sa frayeur.

« Je ne vous dirai rien de plus» car je ne sais rien.

— Emmène-le, Charlie, dit Fred rudement. Il parlera quand il aura bien faim. »

Le garçon fut conduit sans ménagement dans la cave qui avait déjà servi de prison aux autres enfants.

Au moment où Charlie le poussait à l'intérieur, le perroquet lui donna au visage de furieux coups de bec. L'homme, pour se protéger, lâcha sa lanterne, qui s'éteignit.

Jacques en profita pour se glisser le long du mur et sortir sans être vu. Kiki, perdu dans le noir, se percha "sur la table. « Hélas I hélas 1 » cria-t-il. La porte se referma avec bruit. Charlie avait enfermé le perroquet, croyant tenir Jacques. Il ne se doutait pas que le perroquet savait parler. Fred venait au-devant de lui « Alors, tu as enfermé le gosse? demanda-t-il.

— Oui, répondit Charlie. Ecoute-le se lamenter.



— Hélas ! hélas ! » répétait inlassablement le perroquet.

Fred fit entendre un petit rire.

« Laisse-le geindre I Bientôt il geindra encore plus fort. »

Les hommes retournèrent à leurs machines et le vacarme reprit.

Jacques essaya d'ouvrir la porte pour libérer Kiki, mais la clef avait disparu. Il n'y avait rien d'autre à faire que d'abandonner le pauvre perroquet à son sort.

Jacques reprit alors sa marche trébuchante, dans le noir, car il n'osait plus allumer sa lampe. Las et désespéré, il allait de galerie en galerie.

Bientôt, il fut si fatigué qu'il s'arrêta, se blottit dans un recoin et dormit d'un sommeil angoissé et agité. Il dormit des heures et se réveilla, raide et plus angoissé encore.

Que faire ? Rien d'autre que de marcher, marcher. Les mains en avant, tâtonnant, glissant et tombant sans cesse, il errait sans grand espoir.

Soudain, il lui sembla entendre un bruit. Il s'arrêta, et tendit l'oreille. Non. C'était une erreur. Il reprit sa marche et stoppa de

nouveau. Il avait la sensation d'une présence. Est-ce qu'il n'entendait pas respirer ? Il retint son souffle et écouta intensément dans le noir. Rien.

« Mais peut-être, pensa-t-il» que l'autre personne retient aussi son souffle. »

II fit un pas en avant et sa main rencontra un autre main sur le mur. Était-ce Fred ou Charlie ?

Il se débattit désespérément pour se dégager de l'étreinte silencieuse de son adversaire qui lui maintenait le bras comme dans un étau. Dans la lutte, il se heurta le pied contre une pierre. .

Oh 1 mon pied, mon pied ! » gémit le pauvre garçon.

Il se fit un silence. Puis la lumière d'une lampe électrique vint éclairer le visage de Jacques et une voix surprise cria: « Jacques, c'est Jacques !

— Rouquin, mon vieux ! » Et Henri l'entoura de ses bras en lui donnant d'affectueuses bourrades. «Mon vieux Rouquin, continuait-il à crier, au comble de la joie, nous t'avons enfin trouvé !

— C'est toi, Riquet, et vous, René ! » dit Jacques d'une pauvre voix tremblante. Il était si ému qu'il ne pouvait rien dire d'autre.

Petit à petit, le calme lui revint. Quelle joie d'entendre enfin des voix amies après tant d'heures d'affreuse solitude dans le noir !

« Nous sommes bien contents de te trouver sain et sauf, dît René Marchai. Tu vas maintenant nous raconter ce qu'il t'est arrivé. »





La lumière vint éclairer le. visage de Jacques.



CHAPITRE XIV

Où bien des choses s'éclairent.

JACQUES narra toute son aventure : les longues marches tâtonnantes, la rencontre des hommes et surtout la découverte du trésor fabuleux.

« Voilà des nouvelles sensationnelles, dit René avec satisfaction. Mon vieux Jacques, tu viens d'élucider Un mystère qui a intrigué le gouvernement et la police tout entière depuis bien des années.

— Quel mystère ? demanda Jacques.

— Je parie que j'ai deviné, interrompit Henri. René, les machines qu'a vues Jacques, ce sont des presses d'imprimerie, n'est-ce pas ?.,. et elles fabriquent de la fausse monnaie.... Tout ce trésor que Jacques a trouvé, ce sont des faux billets que les voleurs allaient écouler petit à petit.

— Bravo, dit René, tu as trouvé juste. Depuis Longtemps nous recherchions cette bande de malfaiteurs. Nous ne pouvions pas arriver à trouver où ils avaient installé leurs machines et où ils cachaient leur réserve de fausse monnaie. Bien joué, Jacques ! Tu nous rends un fameux service.

— En effet, répliqua Jacques, leur cachette était difficile à découvrir. Ils étaient bien malins de s'être installés dans ces mines abandonnées. Qui aurait été les chercher là ? Ils y étaient en sécurité,

— Il leur suffisait d'avoir Tin complice au-dehors qui les aide, ajouta René, quelqu’un capable de naviguer pour venir les ravitailler et emporter la fausse monnaie. Mais, justement, ce sont ces allées et venues qui ont donné l'éveil.

— Qui faisait ces voyages? demanda Jacques. Est-ce quelqu'un que nous connaissons ?

— Bien sûr, répondit René. Je pensais que vous l'aviez déjà deviné 1 C'est Jojo.

— Jojo ! » répétèrent à voix basse les deux garçons au comble de l'étonnement Puis, très vite, ils comprirent que tout s'enchaînait parfaitement.

« Oui, il avait son bateau. Il prétendait qu'il allait à la' pêche, aussi bien le jour que la nuit, et il venait voir ses complices. Cela explique les signaux que tu avais repérés, Jacques.

— Oui, et aussi pourquoi il ne voulait jamais nous prêter son bateau, ou nous emmener en voiture. C'est parce qu'il allait livrer sa fausse monnaie aux chefs de sa bande. Nous aurions pu nous apercevoir de quelque chose. Mais vous, René, comment avez-vous soupçonné Jojo ?

— Eh bien» il faut vous dire que la police le connaît et le surveille depuis longtemps. Il a déjà été mêlé à des histoires de ce genre et nous nous demandions s'il jouait un rôle quelconque dans cette affaire de fausse monnaie.

— Vous n'étiez donc pas là uniquement pour vous reposer et observer les oiseaux ?

— Oh ! non, répliqua René en riant. Je suis un policier et j'ai été envoyé dans la région pour surveiller les agissements mystérieux de Jojo.

— Est-ce que nous vous avons servi à quelque chose ? demanda Jacques,

— Bien plus que vous ne le pensez. Grâce à vous, j'ai acquis la certitude que Jojo était le complice des faussaires et que le but de ses mystérieux voyages était toujours *-l'île* aux Mouettes. Aussi, un jour, me suis-je décidé à y aller moi-même et à explorer rapidement les mines. C'est cette fois-là que j'ai laissé tomber mon crayon, je suppose 1 Mais je dois avouer que je n'ai découvert aucun indice me mettant sur la piste.

— Et maintenant, que va-t-il se passer ? dit Jacques.

— Pour ne rien vous cacher, j'ai télégraphié hier soir à mes chefs pour les avertir. Ils vont alerter des forces de police.

— Et que vont-ils faire ?

— Nous le saurons en rentrant, répondit René. Il est temps de se mettre en route maintenant. Nous allons reprendre le même chemin sous la mer.

— Et Kiki ? dit Jacques anxieux. Je ne peux pas l'abandonner. Les hommes vont le tuer ou le laisser mourir de faim. Allons le chercher, s'il vous plaît.

— Il n'en est pas question, répondit René d'un ton décidé. C'est trop dangereux.

— Oh ! René, je vous en supplie. » Jacques paraissait si désolé que René céda.

« Bon, alors allons-y, mais il faut faire vite. Et surtout, pas un bruit 1 »

A l'aide de la carte, ils retrouvèrent le couloir central et entendirent bientôt le bruit des machines.

Soudain, tandis qu'ils approchaient de la cave où le perroquet était enfermé, des bruits de pas se firent entendre.

Ils se collèrent tous les trois contre le mur, osant à peine respirer.

« C'est Fred », murmura Jacques à l'oreille de René.

C'était Fred, en effet, accompagné de Charlie et d'un autre homme.

Dans sa prison, le perroquet s'agitait et répétait sans cesse tout son répertoire :

« Hélas ! Hélas ! As-tu déjeuné ? Ferme

la porte, imbécile ! Hélas ! Hélas! Hélas!

— Le gosse est devenu fou, dit Charlie aux deux autres. Écoutez un peu ce qu'il raconte ! »

A ce moment, Kiki poussa un cri aigu.

« Mais c'est un perroquet ! s'exclama Fred. Le garçon a son perroquet avec lui. Ouvre la porte, on va voir ce qui se passe. »

Charlie mit la clef dans la serrure.

A peine la porte fut-elle entrouverte que le perroquet s'envola en poussant un tel cri que les hommes sursautèrent. Ils dirigèrent leurs lampes vers l'intérieur de la cave. Elle était vide t

Fred, furieux, se retourna vers Charlie :

«t Imbécile ! Tu as enfermé le perroquet et le garçon s'est échappé ! Ah ! si je ne me retenais pas !... »

Charlie, hébété, contemplait la cave vide.

« Je suppose que le gosse a couru dans les galeries. Il doit s'être perdu. Bien fait pour lui, on n'en entendra plus parler. »

Ils s'éloignèrent en grommelant vers la cave bien éclairée.

Kiki, pendant ce temps, s'était perché sur l’épaule de Jacques et lui manifestait sa joie

par des coups de bec et des cris indistincts.

« En route, et vite, ordonna René à voix basse. Dépêchez-vous, pour l'amour de Dieu. »

Ils quittèrent le grand couloir et marchèrent rapidement, bien éclairés par leurs lampes.

Ils avaient à peine parcouru quelques mètres qu'ils perçurent le bruit de quelqu'un qui avançait dans une galerie latérale. Ils éteignirent leurs lumières et attendirent.

Les pas approchaient.

Le trio essaya de gagner une autre galerie en se glissant par une fente étroite, mais Jacques trébucha et tomba avec bruit. Kiki poussa un cri rauque. Une lumière jaillit qui les aveugla et une voix rude se fît entendre :

« Haut les mains ! Pas un geste ou je tire. »

La voix était dure et René pensa que l'homme n'hésiterait pas à se servir de son arme, le cas échéant.

Les enfants clignaient des yeux et pensaient qu'ils avaient déjà entendu cette voix-là.



Puis, en un éclair, ils comprirent. L'homme n'était autre que Jojo.

« Jojo, Jojo, que faites-vous là ?

— C'est à vous que je demande cela, mes petits amis », répondit le Breton d'une voix glaciale. Puis sa lampe éclairant le visage de René :

« Eh bien, c'est complet. Vous aussi, vous êtes là. J'ai démoli votre bateau. Mais vous avez dû découvrir le passage sous la mer. Vous êtes malin — trop malin — vous risquez de le regretter d'ici peu. »

La lumière faisait briller le revolver de Jojo. René était furieux contre lui-même :

s'être fait prendre ainsi, à cause de ce satané perroquet. Jojo était rusé. Il ne se laisserait pas rouler comme Charlie.

« En avant, ordonna Jojo. Marchez devant moi, les mains en l'air. »

Le perroquet, silencieux, suivait la petite troupe en voletant comme une chauve-souris.

Bientôt René et les deux garçons se retrouvèrent dans la cave qu'ils ne connaissaient que trop.

Jojo, qui avait appelé Fred, verrouilla



lui-même la porte. Puis les deux hommes s'éloignèrent.

Les prisonniers étaient silencieux.

Au bout d'un certain temps, qui leur parut un siècle, la porte s'ouvrit de nouveau.

« Nous venons simplement vous dire adieu, dit Jojo, qui était accompagné de

Fred et Charlie et de deux autres hommes,

Nous avons fini ici, vous êtes arrivé un peu tard, René Marchal, trop tard pour faire du bon travail. "Nous avons maintenant plus d'argent qu'il nous faut.

— Alors, comme ça, vous nous quittez, répondit René avec calme. Non sans avoir fait disparaître les traces de votre installation, je suppose. Mais ne vous faites pas d'illusion. On retrouvera vos machines, démolies ou non, et votre....

— On ne retrouvera jamais rien, René Marchai, interrompit Jojo. Rien, vous m'entendez. La police tout entière pourra explorer l'île. Elle ne trouvera pas un indice qui puisse la mettre sur notre trace.

— Et comment vous y prendrez-vous ? demanda René, incapable de cacher sa curiosité.

— Tout simplement en inondant les mines, répondit Jojo en ricanant. Tu m'entends ? Bientôt l'eau sera ici, dans chaque passage, dans chaque galerie. Elle effacera la trace des machines et de notre travail. J'ai bien peur qu'elle ne vous efface aussi, ajouta-t-il.

— Vous n'allez tout de même pas nous abandonner ici, cria René, hors de lui. Laissez-moi, si vous le voulez, mais sauvez les deux garçons.

— Non, personne, répondit Jojo avec le même sourire cruel Ce serait gênant pour nous.

— Jojo, ayez pitié. Ce sont des enfants.

— Je ne peux rien faire. J'obéis aux ordres.

— Et comment ferez-vous pour inonder les galeries ? demanda encore René.

— Rien de plus facile. Nous avons miné le chemin que vous avez suivi et qui passe sous la mer. La dynamite en fera sauter la voûte et la mer ne sera pas longue à tout noyer. J'ai peur que ce ne soit guère plaisant pour vous. »

Jacques et Henri essayaient de faire

bonne contenance, mais leurs genoux tremblaient. Ils avaient peur, grand-peur. Seul René conservait son calme. Il se mit à rire.

« Eh bien, Jojo, faîtes tout le mal que vous pourrez, vous n'échapperez pas à la justice. Votre bande est plus connue que vous ne l'imaginez. »

L'un des hommes se pencha vers Jojo et lui chuchota quelque chose à l'oreille. Jojo approuva de la tête.

« Allons, il faut se séparer. Au revoir, dit-il avec son terrible sourire,

— A bientôt», répliqua René, souriant également.

Kiki, qui était resté dehors, poussa un cri.

« J'aurais bien aimé lui tordre le cou, à cette sale bête, avant de partir », marmonna Jojo.

Il sortit avec les autres hommes, claqua la porte derrière lui et la verrouilla.

On entendit le bruit de pas décroître, puis ce fut le silence.

René regarda les deux garçons :

« Courage, mes enfants, dit-il. Nous ne sommes pas encore perdus.... Laissons ces

misérables s’éloigner; pais j'ouvrirai la porte et nous filerons !

— Vous ouvrirez la porte ? Mais comment ? demanda Jacques.

— Oh ! vous allez voir. Faites-moi confiance.»

II sourit malicieusement et tira d'une poche tout un attirail de clefs et de passe-partout.

Après en avoir essayé un certain nombre dans la serrure, celle-ci céda brusquement et la porte tourna sur ses gonds.



« Et maintenant, au puits, à toute vitesse, avant qu'il ne soit trop tard. »

Ils s'élancèrent, gagnèrent le couloir central et de là le puits. A peine l'avaient-ils atteint qu'un bruit bizarre se fit entendre, une sorte de grondement sourd et lointain, répercuté par l'écho d'une étrange façon.

« Cette fripouille a dit la vérité, murmura René. C'est la charge de dynamite, qui saute. Si elle perce la voûte, l'eau ne va pas tarder à envahir la mine. »

II dirigea ses regards vers le puits, puis poussa un cri.

« Qu'y a-t-il ? demandèrent les deux garçons.

— Regardez, ces misérables ont scié les barreaux de l'échelle pour que nous ne puissions pas nous en servir. Impossible maintenant de sortir d'ici. Nous sommes pris au piège. »

A ce moment, on entendit le gargouillement de l'eau qui, avec une vitesse effrayante, envahissait caves et galeries. Elle faisait un bruit de succion, horrible à entendre, qui fît frissonner les deux garçons et même René.

Le sol du puits était un peu plus élevé que les galeries d'alentour, mais l'eau ne tarderait pas à l'atteindre,

« Tous les puits descendent plus bas que le niveau de la mer, remarqua René. Ils vont tous être inondés à mi-hauteur.

— Alors, René, nous allons être noyés », dit Jacques d'une voix tremblante.

René réfléchit intensément.

« Pouvez-vous nager» tous les deux ? dit-il enfin. Mais oui, bien sûr» je le sais. Ecoutez-moi. Nous n'avons plus qu'un seul espoir, c'est de nous laisser soulever en nageant par Peau qui va monter. Ainsi arriverons-nous à atteindre la partie supérieure de l'échelle, que les bandits n'auront peut-être pas pensé à mettre hors d'usage. Etes-vous d'accord ? Pourrez-vous tenir le temps qu'il faudra ?

— Oui », répandirent ensemble les garçons sans hésiter.

L'eau approchait, sinistre et noire, reflétant la lumière de la lampe électrique.

« Elle va mettre un certain temps à monter jusqu'ici, dit René; l'endroit où nous sommes est légèrement surélevé. Profitons-en



pour nous reposer et prendre des forces. »

Ils s'assirent tous les trois pour attendre; le perroquet, perché sur l'épaule de Jacques, était silencieux.

« Dites, René, croyez-vous que le passage qui vient de « La Brouillardière » sera inondé également ? Comme il part du puits, l'eau du puits deviendra salée.

— Tiens, oui, je n'y avais pas pensé. Le puits est creusé plus bas que le niveau de la mer. L'eau de mer l'envahira sans aucun doute. Cela signifie qu'il n'y aura plus d'eau

potable à « La Brouillardière ». Je me demande ce que vous ferez.

— Voici l'eau ! » cria Jacques.

Il faisait si chaud dans le puits que le contact de l'eau parut glacé.

Henri, Jacques et René, debout, observaient anxieusement l'eau qui tourbillonnait autour de leurs chevilles.

Lentement elle monta, atteignit leurs genoux; immobiles» ils attendaient d'être soulevés.

« Je suis glacé, dit Henri. Je n'ai jamais senti de l'eau aussi froide. »

L'eau leur arrivait maintenant aux épaules — et brusquement ils furent soulevés. Ils se mirent à nager dans l'étroit espace. Mais ils étaient si près les uns des autres qu'ils avaient peine à bouger et ils devaient faire des efforts épuisants pour se maintenir la tête hors de l'eau. René avait placé la lampe électrique allumée dans sa bouche, pour guetter le moment où ils pourraient atteindre l'échelle.

« Nous sommes sauvés, cria-t-il, en enlevant la lampe de sa bouche. Les bandits ont laissé les barreaux intacts ici. Je vais

vous aider à y monter. .A toi, Jacques.»

Jacques, ruisselant, s'accrocha au premier barreau solide, s'y bissa, poussé par René et commença à escalader lentement l'échelle.

Henri le suivit. Puis René.

Haletants, ils gravirent péniblement les échelons, l'un après l'autre. Il leur parut que cette montée durait un siècle. Enfin, ils aperçurent la lumière du jour. L'espoir leur redonna des forces:

Jacques fut le premier à poser son pied sur le sol, tandis que Kiki s'envolait dans un grand bruit d'ailes. Le garçon se redressa, tourna la tête et... il vit un homme assis qui surveillait tranquillement la sortie du puits, un revolver à la main.

« Haut les mains ! ordonna-t-il d'un ton sec. Pas un mot à ceux qui te suivent, et ne bouge plus.



CHAPITRE XV

Tout est bien qui finit bien.

JACQUES, les mains sur la tête, était désespéré. N'avaient-ils échappé à la noyade que pour mieux se faire prendre ? Il n'osa pas crier.

Henri, qui le suivait de près, fut traité de la même manière.

L'homme, silencieux, le revolver à la main, surveillait la sortie du puits.

René déboucha enfin, tournant le dos au guetteur. Il reçut le même ordre bref.

Au son de la voix, il se retourna d'un

coup, baissa les mains qu'il avait levées à la première injonction et eut un large sourire :

« Ça va, mon vieux Sam, dit-il, tu peux rengainer ton arme. »

Sam laissa échapper une exclamation, remît son revolver dans sa ceinture et tendit la main à René.

« C'est donc toi, dit-il. Je m'attendais à voir encore quelques brigands sortir de ce puits, mais certes pas toi ! »

Les deux garçons, ébahis, assistaient à la scène sans mot dire.

René se tourna vers eux.

« Je vous présente Sam, leur dit-il, l'un de nos brillants détectives — et un de mes bons amis.

« Alors, Sam, continua-t-il, quoi de nouveau ? Ta présence ici me remplit d'espoir.

— Suivez-moi tous, répondit Sam en souriant, et vous verrez un spectacle intéressant. »

En ligne derrière le policier, ils prirent le chemin creusé entre les collines et débouchèrent sur la grève. Là, rangés les uns contre les autres, l'air hargneux, se trouvaient

tous les hommes de la mine; parmi eux, Jojo, le visage congestionné par la colère. Deux policiers les surveillaient, revolver en main.

« Comment les a-t-on attrapés ? » demanda Jacques,

Sam montra René en clignant de l'œil.

« Ce vieux René Plotin s'est bien débrouillé. Il s'est arrangé pour nous dire pas mal de choses, hier soir, à la radio. C'est pourquoi nous nous sommes dépêchés de venir jusqu'à l'île. Nous y avons trouvé le bateau de Jojo prêt au départ, des caisses remplies de fausse monnaie, ainsi que de nombreux documents très intéressants.

— Mais comment avez-vous pu arriver aussi rapidement ? questionna Henri. Il n'y a pas de bateaux disponibles aux environs.

— Nous avons nos propres canots à moteur, répondit Sam et nous les avons fait marcher à toute vitesse; ils sont amarrés là-bas », et il montra du doigt deux belles embarcations qui se balançaient dans la crique, à côté du voilier de Jojo.

« Dès que nous nous sommes rendu compte que la bande s'apprêtait à plier

bagage, reprit le policier, nous avons placé un homme à la sortie de chaque puits, car nous ignorions lequel était utilisé par les malfaiteurs. Et c'est ainsi que nous avons pu les cueillir sans mal, l'un après l'autre, lorsqu'ils sortaient de leur trou.

— Exactement comme vous nous avez cueillis nous-mêmes, dit Jacques en riant. Que va-t-on faire maintenant ?

— René Plotin est le chef ici. » Sam se tourna vers René d'un air interrogateur.

Ce dernier sourit aux deux garçons.

« Excusez-moi, mes amis, leur dit-il. J'ai été obligé de vous donner un faux nom. Plotin est un nom un peu trop célèbre dans un certain milieu, pour que je m'en serve. Pour vous, il fallait que je sois seulement René Marchai.

— Et vous le resterez toujours, je crois, répondit Henri. Je ne pourrai jamais vous appeler autrement.

— Eh bien, va pour René Marchai, dit gaiement le policier. Maintenant, occupons-nous de faire monter tous ces beaux messieurs dans les canots. Quant à nous, je pense que nous emprunterons le voilier de

ce cher Jojo. En route, Sam, tu montres le chemin avec les deux canots et nous suivrons. Nous allons à cette maison isolée, tu sais, « La Brouillardière ». Il y a là une crique bien abritée pour débarquer.

— D'accord ! » cria Sam.

Au milieu d'un jaillissement d'écume, les canots démarrèrent à grand fracas.

René et les garçons, installés dans le voilier, empruntèrent la passe étroite et se retrouvèrent bientôt en pleine mer.

« Ouf ! Tout est bien qui finit bien, soupira René. Mais j'ai pensé plus d'une fois



que nous ne nous en sortirions pas à si bon compte !

— Je me demande ce que font les filles, dit Henri. Elles doivent être inquiètes, depuis tout ce temps ! »

Lucette et Denise avaient entendu le bruit des canots à moteur qui arrivaient. Accompagnées de tante Pauline, elles sortirent de la maison et furent étonnées de voir l'étrange flottille qui s'amarrait dans le petit port.

Leur stupéfaction s'accrut lorsqu'elles distinguèrent la silhouette de Jojo. Mais nulle part on ne voyait René ni les garçons.

A ce moment, Sam les interpella.

« Ohé I cria -t- il, si vous cherchez René-je-ne-sais-quoi et deux garçons, ils arrivent derrière nous, dans l'autre bateau.

« Avez-vous le téléphone ici ?

— Oui, répondit Denise. Mais qui sont ces hommes? Pourquoi Jojo est-il avec eux?

— On vous expliquera tout à l'heure, petite demoiselle, dit Sam en débarquant du canot. Je dois d'abord téléphoner. C'est très urgent. Soyez gentille et menez-moi au téléphone. »

Pendant que Sam demandait à la police centrale d'envoyer du renfort pour emmener les prisonniers, René et les garçons pénétrèrent enfin dans la maison.

Tante Pauline, toujours souffrante, blêmit encore davantage lorsqu'elle entendit toute l'histoire et surtout lorsqu'elle se rendit compte à quel point Jojo était un dangereux personnage.

« Non seulement dangereux, ajouta René, mais malin et rusé. Heureusement, cette fois il n'échappera plus à la justice, grâce à ces enfants.

— Oui, mais si j'avais su ce que complotaient ces quatre-là, dit tante Pauline avec sévérité, je les aurais tous envoyés au lit. »

Chacun alors se mit à rire de bon cœur.

Ils firent un plantureux repas et prirent ensuite un repos bien gagné.

Le lendemain, les enfants furent appelés à la grande ville voisine pour raconter à des magistrats importants tout ce qu'ils savaient. Même la photographie des tas de boîtes de conserves que Jacques avait prise lors de leur premier voyage sur l'île servit de témoignage, car on avait découvert des

boîtes semblables cachées par Jojo dans le grenier de «La Brouillardière », alors que le domestique niait avoir ravitaillé les malfaiteurs.

Pour comble de bonheur, une grosse somme d'argent fut bientôt envoyée aux enfants : en effet, on avait promis une récompense à qui aiderait à démasquer la bande malfaisante. Bien entendu, René en eut sa part.

La maman d'Henri et de Denise ne tarda pas à arriver à « La Brouillardière », alertée



par cette étrange aventure et son résultat inattendu.

Jacques et Lucette se prirent immédiatement d'affection pour elle. Elle était jolie, gentille et gaie, tout ce qu'une maman doit être.

« Elle n'est pas faite pour s'occuper d'affaires, dit Jacques à Henri. Elle devrait vivre tranquillement chez elle et s'occuper de vous deux.

— C'est ce qu'elle va faire, répondit Denise, les yeux brillants de joie. Nous sommes assez riches maintenant pour que maman cesse de travailler. Nous vivrons tous ensemble.

« Que dirais-tu, Rouquin, de venir t'installer chez nous avec Lucette ? Tu ne retournerais plus chez ton vieil oncle grincheux et son horrible gouvernante. Qu'en pensez-vous ?

— Oh î s'exclama Lucette, extasiée. Oh ! ce serait trop beau. Nous nous partagerions votre maman, et on s'amuserait bien tous les quatre. Mais voudra-t-elle de nous ?

— Naturellement, nous lui avons déjà demandé. Elle a répondu qu'elle pourrait

bien supporter quatre enfants, puisqu'elle en supportait déjà deux.

— Et Kiki ? s'enquit Jacques, soudain angoissé.

— On ne se sépare pas de Kiki », répondirent en chœur Henri et Denise.

Il leur paraissait inconcevable que leur favori ne pût vivre avec eux.

« Que vont devenir tante Pauline et oncle Vincent ? demanda Jacques. C'est trop triste pour votre tante d'habiter dans cette vieille maison solitaire. Mais j'imagine que votre oncle n'acceptera jamais d'abandonner « La Brouillardière ».

— Justement, ils vont être obligés de partir. Savez-vous pourquoi ? Parce que l'eau du puits est maintenant salée, depuis que le passage sous la mer a été inondé. Cela coûterait trop cher de creuser un autre puits. Le pauvre vieil oncle a dû choisir entre rester ici et mourir de soif, ou aller s'installer ailleurs. »

Chacun se mit à rire.

« En fin de compte, Jojo leur a rendu service en inondant le puits. Tante Pauline pourra enfin habiter une jolie maison

confortable et ne se tuera plus au travail. » René arriva avec la voiture chargée de boissons diverses, car on ne pouvait plus boire l'eau du -puits. Il partagea le dîner familial. Chacun plaisantait et tous se sentaient heureux.

Lucette se remémorait tous les événements.

« Quelle belle aventure ! dit-elle en conclusion. Mais je suis contente qu'elle soit terminée.

— Pas moi, répliqua Henri. Je trouve bien dommage qu'elle soit finie.

— Hélas ! Hélas ! Hélas ! » cria Kiki. Comme toujours, c'est lui qui eut le dernier mot.

